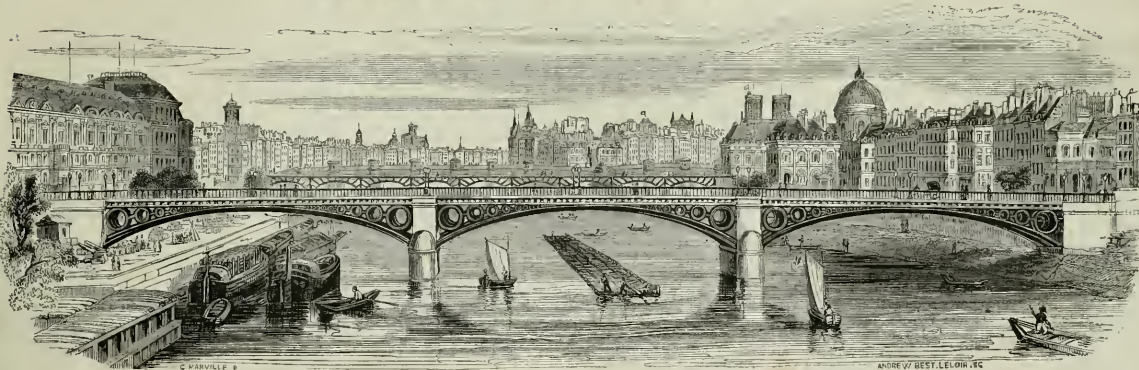


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 fr. 75.

N° 457. VOL. VI. — SAMEDI 28 FÉVRIER 1846.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr. —
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Retour de Sidi-ben-Achache au Maroc. — *Sidi-ben-Achache à bord du Météore.* — Histoire de la *Semaié.* — **Théâtres.** — **Courrier de Paris.** *Sortie du bal de l'Opéra; Promenade de Dagobert, bouff-gras de 1846; Entrée du bal donné à l'hôtel Lambert; Salon de danse construit dans le jardin de l'hôtel Lambert.* — **Chronique musicale.** — **Académie des sciences morales et politiques.** *Compte rendu du 2^e semestre de 1845.* — **Les Pêches.** *Pêches du tsard; de la licorne; du requin; du marsoin; de la scie; du poisson volant.* — **Gilbert Gurney.** *Souvenir d'un gentleman, par Théodore Hook.* (Suite). — **Les inédites.** *Etudes d'atelier, par Damourette.* — **Deux Gravures.** — **Bulletin bibliographique.** — **Annuaire.** — **Le Carnaval.** *Le Mardi gras; le Mercredi des cendres.* — **Correspondance.** — **Rébus.**

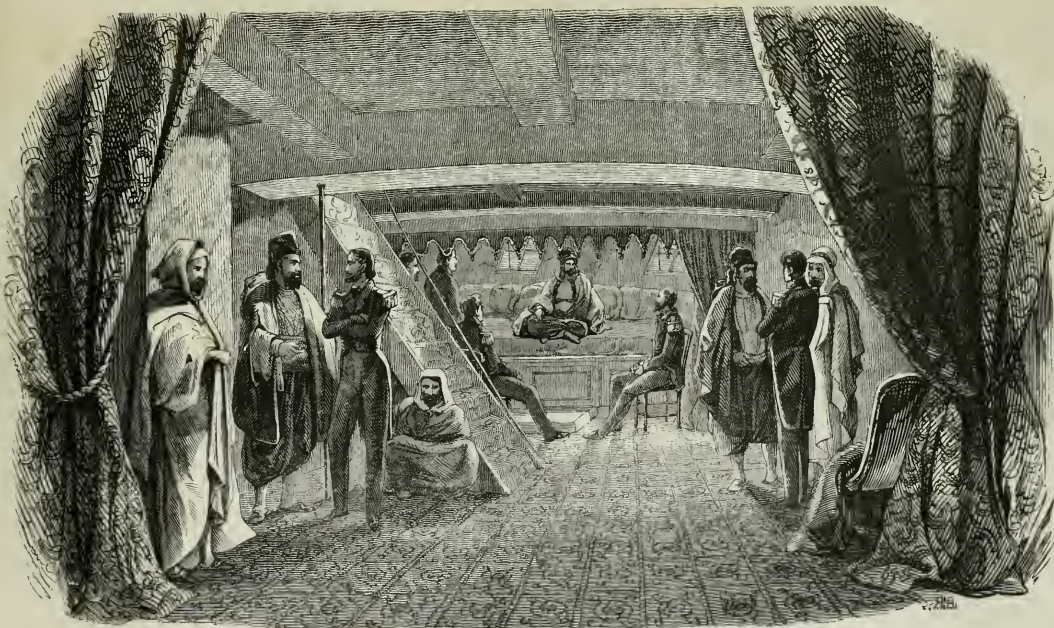
Ce numéro est le dernier du tome sixième de L'ILLUSTRATION. Les souscripteurs recevront la Table des matières de ce volume avec le prochain numéro.

Retour de l'envoyé Sidi-ben-Achache au Maroc.

En débarquant à Marseille, Sidi-ben-Achache avait manifesté le désir de retourner au Maroc sur le même navire qui l'avait amené en France. Ce désir a dû être satisfait : une lettre de Toulon, datée du 18, nous apprend que le *Météore* s'appretait à partir pour Marseille, où il devait attendre l'envoyé de Muley-abd-er-Rahman. En ce moment, Sidi-ben-Achache vogue probablement vers le Maroc. — Nous profitons de son retour sur ce bâtiment pour publier un article et un dessin que nous avaient envoyés de Toulon, sur son arrivée, MM. Poncey et Letnaire, et auxquels l'actualité vient rendre aujourd'hui l'intérêt qu'un retard fâcheux leur avait fait perdre. Nous supprimeons seulement de la relation de notre correspondant tout

ce qui avait rapport aux préparatifs de l'embarquement du pacha à Tétouan. — Les scènes comiques et touchantes qui avaient précédé et suivi l'embarquement donneront d'ailleurs une idée des manifestations qui, au moment où nous écrivons, doivent célébrer son heureux retour.

Après une dernière nuit de fête, nous écrivait M. Charles Poncey, le 15 au matin, le pacha, suivi de toute sa famille, de la population de Tétouan, de ses cavaliers et des officiers français, arriva sur la plage. Là, une scène d'adieux touchants et déchirants à la fois eut lieu. Plus de trois mille Marocains se rangèrent en demi-cercle sur les sables. Le vent faisait ondoyer les drapeaux de tous tribus diverses, pendant qu'on embarquait les cadeaux que l'empereur envoyait au roi des Français, et qui consistaient en six superbes chevaux arabes, une



(Sidi-ben-Achache, envoyé du Maroc, à bord du *Météore*.)

lionne magnifique, deux autruches, trois gazelles et un mouflon, un chèvre sauvage. Cette population porte son pacha dans le cœur. Rien n'égale la vénération de ces Arabes pour cet homme, dont la justice est admirée de tous, dont l'austérité est devenue proverbiale chez eux; pour ce descendant d'une famille qui, de père en fils, gouverne Tétouan depuis plus de 500 ans. Au moment de l'embarquement, tous se précipitèrent aux genoux du pacha pour obtenir sa bénédiction, pour baiser le pan de son burnous. Leurs démonstrations d'amour devinrent si longues à la fin, que M. Léon Roches prit le pacha dans ses bras et le déposa lui-même dans la ba-

joine du commandant, on entra dans la mer jusqu'à un genou.

On poussa immédiatement. Alors, ce furent des cris, des adieux si bruyants qu'on les entendait encore à bord du bateau à vapeur, mouillé à plus de vingt minutes de la plage. Les officiers et les matelots brillèrent de plus trouver de place dans les embarcations, envahies par les plus fanatiques, qui priaient de revenir à la nage, pourvu qu'on leur laissât voir encore leur pacha bien-aimé, et baiser les franges de son burnous rouge.

Le frère cadet du pacha s'embarqua dans la yole du com-

mandant, et ne quitta son frère qu'à l'échelle du *Météore*. Tous ceux qui l'avaient suivi et qui ne devaient pas faire partie de l'expédition revinrent à terre dans les bateaux du pays que le commandant avait retenus dans la nuit, prévoyant bien les événements de la matinée.

À midi, le *Météore* soulevait des cascades d'écume sur la mer et voguait vers la France, tandis que les derniers adieux de la population de Tétouan se perdaient dans l'éloignement, et que les marabouts se prosternaient la face contre terre à la mosquée.

Pendant toute la traversée, M. Geoffroy, qui commande le

Mémore, s'est plu à rendre au pacha et à sa suite, composée en outre de dix officiers et de quelques savants (thalab) tous les soirs dont le pacha avait entouré nos officiers pendant leur séjour forcé au palais de Tétouan. Toutes les nuits, le navire était illuminé. Tous les soirs, on lançait, en pleine mer, sous le beau ciel de la Méditerranée, des fusées qui ont beaucoup étonné le pacha la première fois. On brulait aussi, aux extrémités des verges, des artifices qu'on appelle des *moines*, et dont les clartés colorées font un effet ravissant.

A bord, le pacha était, comme à terre, l'objet d'un véritable culte. Jamais ses parents ni ses officiers ne priaient d'abandonner au lit. Sur le pont, ils venaient s'agenouiller à ses pieds et baisser sa robe, et l'entourer d'une vénération qui n'est pas le goût de nos Français, dont les mœurs sont si différentes. Chaque soir, avant de se coucher, les Marocains menageaient le consommé que le cuisinier du pacha préparait avec un soin extrême.

Quant à l'aménagement du pacha, le *Mémore* était seul capable de lui en offrir un aussi vaste et aussi en harmonie avec ses habitudes de bien-être oriental. Ce navire, qui est armé en hospital flottant et qui est surmonté d'un pont de plus que les autres bateaux de même force, avait, dans la seconde batterie, débarrassé tout l'hôpital de l'arrière et installé des divans au milieu desquels on aurait pu se croire en plein Orient. Des étoffes rouges, achetés à Gibraltar, recouvraient les matras et deux tentures de couleurs éclatantes dissimulaient les mats et les autres pièces inamovibles du navire. De vastes tapis éclairaient tout le pont, et une échelle, recouverte aussi d'un riche tapis, communiquait directement avec l'échelle de commandement qui aboutit sur le pont supérieur. La chambre à coucher du pacha était immense, relativement à l'espace rigoureusement limité dont un navire peut disposer pour ces sortes d'installations. Elle était située sur l'arrière; les lits des officiers du pacha étaient à bâbord. Il passait sa journée sur les divans de l'extrême-arrière, rêvant beaucoup plus qu'il ne pensait, sans doute, au milieu de ce monde si nouveau pour lui, et faisant aux officiers de la philosophie à la manière orientale.

Il disait un jour : « Les hommes naissent tous avec de grands défauts. Les ambitieux portent ces défauts sous le bras. A mesure qu'ils lèvent le bras pour atteindre aux richesses ou aux dignités, les défauts se montrent, et plus le bras s'élève haut, plus les défauts paraissent. »

L'hôpital du *Mémore* était divisé en trois compartiments. Dans le premier se trouvait le salon du pacha et sa chambre à coucher. Dans le second, on avait dressé des divans pour les audiences; une table ronde, couverte d'un tapis blanc, s'élevait au milieu. La troisième pièce renfermait une bibliothèque et tout le nécessaire de la toilette musulmane. Tout cela était et est encore divisé par des cloisons en toile, recouvertes d'étoffes; et il est impossible de peindre combien d'habileté, combien de goût et d'art a présidé à la distribution de cet aménagement et à sa décoration; combien de soins et de délicatesse ont ménagé aux voyageurs de bien-être et de souvenirs de leur patrie.

Ainsi, par le travers des côtes méridionales de l'Espagne, un navire à vapeur fut signalé faisant route pour l'Afrique. Aussitôt le commandant prévint le pacha qui s'en vint écrire chez lui, il allait faire passer sa réponse à bord du navire signalé. Il écrivit en effet, mais, après avoir communiqué avec le navire, on sut qu'il allait directement en Angleterre. Le pacha en fut pour ses frais de correspondance.

Voici la liste exacte des libéralités de Ben-Achache à l'équipage du *Mémore*: six cents valaïes; deux bœufs; uranite montons; une foule de corbillons pleins de raisins secs, de dattes, de secouries marocaines, de grenades, etc., etc.; des pastèques et des melons sans nombre; de l'huile en abondance; enfin 2,500 fr. et non pas 5,000 comme l'annonçait à tort le *Moniteur* du 20 décembre, d'après une correspondance de Marseille.

Cette somme a été répartie à l'équipage proportionnellement aux différents grades et selon la somme de soins que chacun a été appelé à donner à l'ambassadeur ou à sa suite.

Historique de la Semaine.

Après l'annonce que nous avons annoncée, la chambre des pairs a repris la discussion du projet de loi sur les machines et les disques de fabrication. La Chambre s'était trouvée en présence de trois systèmes. Le premier, qui avait été proposé par le gouvernement, établissait des catégories pour la durée du droit exclusif d'exploitation, en laissant à l'ordonnance royale le soin d'y classer les diverses industries en raison de la valeur et de l'importance des dessins. Le second, qui avait été présenté par la commission, conservait le mode des catégories; mais au lieu d'abandonner la classification à l'ordonnance royale, il l'opérait dans la loi elle-même, en accordant cependant au gouvernement la faculté de statuer sur les similitudes et les analogies qui n'étaient pas énumérées. Enfin le troisième système, qui avait été formulé en amendement par M. Guy-Lussac, était conforme à celui qui avait été adopté pour les brevets d'invention, c'est-à-dire qu'après avoir fixé une durée maximum de jouissance, il laissait à l'inventeur la faculté de choisir, moyennant l'acquiescement d'un droit, le temps pendant lequel il voudrait conserver son droit exclusif.

C'est ce dernier système que la commission s'est ralliée, mais en modifiant les chiffres qu'avait proposés M. Guy-Lussac, soit pour la durée du droit exclusif affecté aux diverses catégories, soit pour la quotité de la taxe qui devrait être acquittée. La commission, dans son nouvel amendement, établit deux classes distinctes, l'une qui se rapporte aux dessins et modèles de fabrication proprement dits, l'autre qui concerne les dessins ou modèles ayant le caractère artistique et appartenant à l'orfèvrerie, aux bronzes, aux tapis d'Antibes et aux tapisseries pour tentures. La première classe pourrait jouir du droit exclusif d'exploitation pendant trois ou quinze

années à la volonté du fabricant; elle ne serait soumise à aucune taxe pour la durée de trois ans; elle payerait une taxe de 25 francs, lorsque la durée serait portée à quinze ans. La seconde classe jouirait du droit exclusif pendant trente années, en acquittant, soit au moment du dépôt, soit dans le cours des trois années qui le suivraient, la même taxe de 25 fr.

Ces trois systèmes, le moins satisfaisant, à notre avis, était celui du gouvernement qui laisse trop à l'arbitraire et met les droits de l'intelligence à la merci du bon plaisir. Il a été vivement combattu par M. Passy et par plusieurs autres orateurs. Toutefois, soutenu opiniâtement par M. le ministre du commerce, et corrigé par un amendement très-vague de M. d'Arzout qui laisse toutes les productions des arts appliqués à l'industrie sous le régime de la loi de 1795 accordant un privilège vieger aux auteurs, le système du gouvernement a prévalu, et le projet, qui paraît destiné à subir au Palais-Bourbon des modifications radicales, a été voté au Luxembourg à 145 voix contre 27.

La chambre des députés, après une suspension de deux jours, a repris séance pour commencer la discussion de la proposition de M. Desmoussaux de Givré, relative à la substitution de la perception du droit d'octroi en raison du poids des bestiaux vivants, à la perception d'un droit uniforme par avarit juillet 1850, il était facultatif aux conseils municipaux d'établir ce dernier mode ou de maintenir le premier prescrit par une autre ordonnance de 1814. L'auteur de la proposition demande que la perception au poids devienne la règle générale et obligatoire; c'est l'avis également du conseil municipal de la ville de Paris, c'est de plus l'intérêt des classes laborieuses et pauvres.

Le mode de perception par tête a exercé une influence fâcheuse sur la consommation dans les villes. C'est surtout à Paris que cette influence s'est fait sentir et qu'on peut le mieux l'étudier. Les tableaux officiels signalent le renchérissement progressif de la viande dans la capitale. Ainsi, le prix de la viande de bœuf de qualité inférieure, plus particulièrement réservée à l'usage des classes laborieuses, est aujourd'hui de 53 à 57 cent. le demi-kilogramme, tandis qu'il n'était que de 53 à 40 cent. il y a vingt-cinq ans. Les qualités meilleures, consommées par les classes aisées, valent aujourd'hui 70 à 75 cent. et même plus, au lieu de 53 à 60 cent. qu'elles valaient à cette époque. Les hôpitaux ont vu augmenter de 15 cent. le prix qu'elles payaient de 1824 à 1841.

Les tableaux officiels ont encore constaté que, tandis que le prix de la viande s'élevait, la qualité, au contraire, allait en se détériorant. Ainsi, la proportion qui existe entre la consommation des bœufs et des vaches est changée. L'une diminue et l'autre augmente sans cesse. Le peuple de Paris consomme également une plus grande quantité de viande à la main, dont une partie ne provenant pas des abattoirs, est d'origine suspecte. L'introduction des abats et des issues, qui était de 64 mille kilogrammes s'est élevée en 1840 à plus de 4,227,000 kilo., c'est-à-dire à une quantité soixante-six fois plus forte.

A cette élévation des prix, à cette détérioration de la qualité, correspond, par une conséquence naturelle, une diminution dans la consommation. Ainsi, l'habitant de la capitale qui, en 1789, consommait 74 kilogrammes de viande de boucherie, n'en consommait plus en 1826 que 55 kilogrammes, y compris les abats et les issues, et en 1859 que 47 kilogrammes par année. La diminution est proportionnellement encore plus considérable sur la viande de bœuf en particulier, de 46 kilogrammes par tête en 1789, elle n'a plus été que de 37 kilogrammes en 1826, et de 34 kilogrammes en 1859. La diminution n'est pas moins considérable sur les veaux abattus. Le nombre des moutons est également resté en arrière de l'augmentation proportionnelle de la population. Il n'y a, comme nous l'avons dit plus haut, que la consommation des vaches qui ait pris une grande extension.

La perception du droit par tête qui avait primitivement pour but de favoriser la propagation et l'élevé des grandes races, but qu'elle n'a pas atteint puisqu'il est reconnu que sous l'empire de cette taxe le poids moyen a diminué, cette perception a trouvé des défenseurs qui ont dit, les uns que la mesure proposée n'était pas susceptible d'être généralisée, les autres, qu'il était mauvais que le pouvoir central se substituât dans une occasion pareille à l'action plus éclairée des conseils municipaux. Toutefois, le mode de perception proposé a prévalu, avec raison, à notre sens.

Cette discussion économique a été interrompue par un débat tout politique et fort animé. M. Odilon Barrot, d'accord avec M. Thiers, rapporteur de la commission nommée il y a deux ans pour l'examen du projet de loi sur l'Instruction secondaire, a demandé la reprise de ce projet. Le ministre a repoussé cette proposition par un argument déjà employé contre la conversion de la rente, l'opportunité. M. le ministre de l'Instruction publique a cru pouvoir ajouter que la Chambre était bien âgée pour mener à fin l'œuvre qu'on lui proposait d'entreprendre. Cette déclaration, qui était tout doute sur les projets de dissolution de la Chambre après cette session qu'on abrégera le plus possible, a causé quelque embarras aux collègues du grand maître et un grand émoi sur les bancs de la Chambre condamnée. Quoi qu'il en soit, après une lutte très-vive entre M. Barrot et Thiers, d'une part et M. le ministre des affaires étrangères, appuyé de M. Berryer de l'autre, la reprise demandée a été repoussée par 211 voix du centre et de la droite contre 144 de l'opposition.

POLICE CORRECTIONNELLE. — Le procès intenté à l'occasion de la vente des promesses d'achats s'est transformé et est devenu une poursuite dans l'intérêt du monopole des agents de change. C'est pour s'être immiscé aux fonctions de ces officiers ministériels que les courtiers-marrons poursuivis ont été condamnés. De nouvelles descentes judiciaires et des poursuites nouvelles ont encore été depuis dirigées dans ce but. On cherche ainsi à faire rentrer tout dans la légalité; c'est fort bien; mais on n'oubliera pas sans doute que

les agents de change dont on fait respecter ainsi le monopole respectent assez peu les prescriptions de la loi sur les marchés à terme.

AFRIQUE FRANÇAISE. — Les nouvelles de l'Algérie ont été, à la fin de la semaine dernière et au commencement de celle-ci, peu rassurantes. Abd-el-Kader est venu jusqu'au près de Dellys et a trouvé les populations, les chefs même institués par nous, tout disposés à reconnaître son autorité. Ces résultats, comparés à l'immensité des ressources mises à la disposition du gouverneur général, inquiètent l'opinion publique et font un devoir aux Chambres et au gouvernement de porter remède à un état de choses et à une direction compromettante pour l'avenir de notre colonie.

HAITI. — Les nouvelles du Port-au-Prince vont jusqu'au 22 janvier. A cette époque aucune solution n'avait été trouvée au conflit survenu entre le gouvernement du président Pétrot et ses représentants. Loin de là, après s'être montré un instant disposé à envoyer deux commissaires en Europe pour s'entendre directement avec le gouvernement français, le président avait tout à coup renoncé à cette idée; et comme s'il avait et à créer de rendre plus tranchée sa rupture avec M. Levasseur, il avait publié une proclamation pour dénoncer aux Haïtiens la conduite de notre consul général. Aucune suite ne semblait avoir été donnée à la nouvelle apportée par les derniers arrivages de l'appel adressé par M. Levasseur à M. l'amiral La Place, commandant la station des Antilles. On ne paraissait plus songer à cette éventualité au Port-au-Prince, et M. le capitaine de vaisseau Lartigue suivait seul les négociations avec intelligence et fermeté.

SUÈDE. — A la demande des états généraux, le roi de Suède vient de nommer une commission chargée de rédiger un projet pour un changement convenable de la représentation nationale actuelle.

BELGIQUE. — Tout annonce une nouvelle crise ministérielle. M. Van de Weyer, qui avait cru pouvoir faire vivre un ministère de coalition, reconnaît aujourd'hui l'ingratitude de la tâche, et sa retraite est regardée comme très-probable. Le ministre des travaux publics le suivrait, et des raisons de santé imposerait le même parti à leur collègue le ministre de la guerre. En attendant, les esprits agités, l'opinion publique se prononce pour des changements qui vont au delà de celui du ministère. La ville de Liège, foyer principal des idées libérales, vient de signer une adresse au roi pour demander la dissolution des chambres et l'appel au pays. Le parti libéral ne paraît pas adhérer tout entier à cette manifestation. Quelques-uns de ses organes en contestent l'opportunité. Quoi qu'il en soit, la pièce en elle-même offre un certain intérêt comme exposition des maux, des griefs du pays, et des embarras qu'il fait naître la tentative de cette administration mixte qui menace aujourd'hui de se dissoudre par impuissance.

HOLLANDE. — La Hollande aura-t-elle sa crise ministérielle comme la Belgique? Les nouvelles de La Haye sont de nature à le faire penser. Un projet de loi, vivement défendu par le gouvernement, a été rejeté à l'unanimité dans la séance du 20, par la seconde chambre des états généraux. Il s'agissait d'un projet de loi sur les impôts, et le ministre que cet échec atteint plus particulièrement, est M. Van Hall, ministre des finances. La séance parait, du reste, avoir été très-orageuse; des provocations ont été échangées entre le ministre et un député de l'opposition.

Les négociations avec la Belgique sont de nouveau entravées. M. Mercier, le plénipotentiaire belge, a quitté La Haye, et ne reviendra qu'avec de nouvelles instructions, que la situation précaire où se trouve le cabinet de Bruxelles ne permettra peut-être pas de lui donner immédiatement.

ESPAGNE. — Le nouveau ministre espagnol s'est complétement par la nomination de M. Pena-Aguayo aux finances, et de M. Arzola à la justice.

La question du titre de généralissime conféré à Narvaez a divisé un instant les ministres. Ils lui ont par tomber d'accord, et ont annoncé officiellement aux Chambres, que ce titre serait purement honorifique et dépourvu de toute attribution spéciale. Il n'est plus dès lors qu'un faveur de cour, mais à ce point de vue il n'en est pas plus populaire, et il soulève dans la presse de Madrid une réprobation unanime.

Les journaux de Madrid du 18 février annoncent que l'infant don Henri a donné sa démission de commandant du brick de guerre la *Ville de Bilbao*. Ce prince, que le parti libéral voudrait voir unir à la couronne, a été accueilli à Pontevedra, où il s'est rendu dans une diligence venant de la Corogne, avec les transports d'un enthousiasme assez significatif. La foule a fait entendre sur son passage des cris de *vive l'infant libéral! vive la constitution! vive la liberté!*

PORTUGAL. — L'adresse en réponse au discours de la couronne a été votée à la chambre des pairs.

La discussion de l'adresse à la chambre des députés était très-orageuse. La discussion s'est terminée dans cette chambre par la validité des élections. Le duc de Palmella s'est mis à la tête de l'opposition, voyant avec défiance l'esprit récemment manifesté par le cabinet. Il a déclaré que la chambre des députés dans la constitution actuelle n'était qu'un conseil de gouvernement. Le ministre Costa-Cabral a reconnu que ses embarras étaient accrus par l'attitude que le duc avait prise. Il a déclaré n'avoir pas assez de force pour gouverner l'Etat si l'opposition excitait par ses discours le mécontentement populaire et la résistance aux nouvelles lois pour la perception des taxes.

Les troupes de la garnison de Lisbonne ont été sous les armes quelques nuits. On voulait être en garde contre une insurrection ou effrayer la cour et les gens financiers.

Le nouveau système d'impositions qui a causé toute cette agitation dans le pays, et même dans les rangs du parti ministériel, doit abolir tous les anciens impôts directs. On leur substitue trois nouvelles classes de taxes: l'impôt *predial*, c'est-à-dire sur la terre et les maisons; l'impôt *personnel*, ou taxe sur les domestiques, les chevaux, etc., et le *manio*, ou taxe sur les revenus.

Stusse. — C'est pour le 2 mars que les assemblées du peuple bernais sont convoquées à l'effet de nommer une commission chargée de réviser les institutions qui régissent le pays depuis 1830. Le calme continue à régner et jusqu'à présent la marche du gouvernement et celle des autorités dans les districts n'a pas été sérieusement entravée. Mais dans le sein du grand conseil, il existe une minorité assez forte qui travaille ouvertement à provoquer la retraite ou la destitution de neuf membres du conseil exécutif, lesquels ont protesté contre la nomination d'une constitution. Parmi ces neuf membres on compte l'avoyer Neuhaus, qui reconnaissait aussi bien que ses adversaires la nécessité d'un changement de constitution, mais qui ne voulait y parvenir qu'au moyen des formes établies par les lois. Ce serait d'un mauvais augure pour l'avenir de la révolution bernaise si des hommes comme Neuhaus étaient repoussés par elle.

Le gouvernement de Lucerne continue à traiter de la rançon de ses ressortissants compromis dans l'affaire des corps francs. Il fait payer cher à quiconque est en mesure de le faire; mais il se montre accommodant pour les pauvres diables. Un valet de ferme de Neudorf a été amnistié pour 20 francs. Le gouvernement de Lucerne tient à rétablir le vieux proverbe: *Point d'argent...*

RÉGENCE DE TUNIS. — On a écrit de Tunis à l'Alhbar, à la date du 4 de ce mois: « Un événement qui fera époque dans les annales de l'humanité s'est accompli à Tunis. Le bey vient de publier un édit, aux termes duquel les noirs sont déclarés libres dans toute l'étendue de ses États. Cet acte d'affranchissement général statue en outre, pour l'irrévocabilité de ses dispositions, que tout esclave étranger qui touchera le sol de la Régence sera remis, par cela seul, en possession de sa liberté, la loi du pays n'admettant plus en aucune façon l'existence de la servitude. Cette résolution prise dès aujourd'hui le bey de Tunis a un nombre des plus illustres bienfaiteurs de l'humanité. »

EGYPTE. — Par le paquebot qui a apporté la malie de l'Inde, on a reçu des nouvelles d'Alexandrie du 10 février et de Malte du 12. Méhémet-Ali était le 5 à Esné. Le bruit courait que le vice-roi a l'intention de faire un voyage en Europe très-incessamment; il irait auparavant à Constantinople pour prendre congé du sultan. S. A. R. a, dit-on, manifesté vivement le désir de se trouver à Paris en même temps que la reine d'Angleterre. Ces informations sont du reste conformes à celles que la Gazette d'Angsburg avait reçues de son côté.

INDÉS ORIENTALES. — La malie de l'Inde a apporté des détails des opérations militaires sur la frontière du royaume de Lahore, que le départ précipité du bateau à vapeur porta la dernière malie avait empêché de transmettre. Il résulte de ces détails que la bataille de Mondki, livrée par les Sikhs à l'armée anglo-indienne de la Compagnie, a été des plus meurtrières. Les opérations militaires avaient commencé le 15 décembre. Les Sikhs au nombre d'environ 60,000 hommes avec 120 pièces de canon, après avoir passé le Sutledge, s'approchèrent d'environ deux milles de la forteresse anglaise de Ferozepour. Les troupes anglo-indiennes, campées dans les environs de cette place, après avoir laissé deux régiments d'infanterie, comme garnison du fort, se sont avancées à la rencontre de l'ennemi. Mais la cavalerie sikhe ayant fait une démonstration d'attaque, les troupes anglaises, vu l'insuffisance de la garnison de la ville, s'arrêtèrent. Les Sikhs s'étant retirés vers deux heures, les soldats anglais rentrèrent sous leurs tentes. Mêmes démonstrations eurent lieu le 16. Le 17, les Sikhs ayant appris que le gouverneur général, sir Henry Hardinge, et le général en chef de l'armée de l'Inde, sir Hugh Gough, s'avançaient avec un corps armé fort de l'environ 14,000 hommes, détachèrent environ 50,000 hommes à leur rencontre. Le 18, le combat s'est engagé entre les deux armées ennemies, près du village de Mondki, éloigné d'environ vingt-deux milles de Ferozepour. Les troupes anglo-indiennes avaient à peine pris leurs positions, qu'un feu vif et bien nourri fut ouvert par les batteries sikhes; aussitôt la cavalerie et l'artillerie à cheval anglaises s'ébranlèrent et fondent sur les Sikhs, l'infanterie les suit, formée en échelons. Les Sikhs sont délogés de leur position; on leur prend dix-sept canons et la cavalerie fait un grand massacre dans leurs rangs. La nuit suspend les hostilités.

La journée du 17 est employée par les Sikhs à relever leurs morts et leurs blessés. Le 19 et le 20, il y a suspension d'hostilités pour permettre à quelques régiments de rejoindre le gros de l'armée. Le 21, vers deux heures de l'après-midi, l'armée anglo-indienne s'approche du camp dans lequel les Sikhs s'étaient retranchés. Le feu fut ouvert par les pièces d'artillerie (égère anglaise, auxquelles les Sikhs répondirent par le feu de leurs grosses pièces. L'infanterie anglaise, formée par brigades, s'avance en ligne par la droite, et attaqua les positions ennemies à la baïonnette. Les Sikhs, cependant, faisaient avec leur artillerie de grands ravages dans l'armée, et enlevaient des pelotons entiers; ils détruisaient aussi des centaines de fantassins à l'aide de mines pratiquées sous les remparts.

La nuit étant venue, les troupes anglaises ont été obligées de battre en retraite avec des pertes considérables. L'ennemi, délogé un moment, reprit ses positions, et continua le feu des batteries toute la soirée et toute la nuit. Le troisième régiment de dragons anglais, ayant occupé une position fortifiée, perdit deux cent cinquante hommes sur environ quatre cents, et fut obligé de prendre la fuite.

Le matin du 22, la cavalerie sikhe commença une seconde attaque, mais elle fut repoussée; alors toute l'infanterie et l'artillerie légère anglaises, formées en échelons, firent une décharge générale et enlevèrent deux positions, canons et bagages; on croyait tout fini, lorsqu'un corps nombreux de cavalerie sikhe avec des détachements d'infanterie et une batterie de grosses pièces, déboucha de nouveau des remparts et força les Anglais à battre en retraite. L'infanterie anglaise se forma en carrés par régiments et fut exposée à un feu très-meurtrier de mousqueterie et de mitraille. Après deux heures de carnage, un corps d'infanterie fut formé en ligne d'attaque flanqué de cavalerie des deux côtés, et rejeta

ordre d'enlever le village fortifié. Ce corps d'attaque se lança sur les Sikhs, qui furent enfoncés sur toute la ligne, les positions furent enlevées et les Sikhs, mis en déroute complète, s'enfuirent, laissant aux Anglais tout leur camp retranché, avec environ quatre-vingt-trois pièces de canons, les bagages, les munitions et des milliers de morts.

Dans cette bataille, la plus meurtrière qui ait été livrée jusqu'à présent par les Européens dans l'Inde, les Anglais ont eu plus de quatre mille hommes hors de combat. Le nombre des officiers tués, d'après les rapports qui ne sont pas encore complets, se monte à 34 tués et 95 blessés, en tout 145 hors de combat. Parmi les premiers, les généraux sir Robert Sale, héros de Jellalabad dans la guerre de l'Afghanistan, le général M'Caskill, le major Broadfoot, le major d'artillerie d'Arcy-Todd, plusieurs colonels et capitaines qui sont distingués dans les précédentes campagnes de l'Inde.

A la bataille du 21, l'armée anglaise était composée de quatre divisions : celle de droite était commandée par le général en chef sir Hugh Gough, le centre était sous le commandement du général Gilbert, la gauche sous celui de sir John Littler, et la réserve sous celui du général sir H. Smith. Le gouverneur général, sir Henry Hardinge, commandant toute l'armée, paya souvent de sa personne et se trouva souvent exposé à un feu meurtrier. Malgré les nombreuses preuves de bravoure qu'il a données dans cette journée, on accuse, peut-être non sans raison, les plans du gouverneur général. En effet, les différents corps de troupes, avant le combat du 18, se trouvaient séparés par des distances considérables. Pendant la bataille du 21, l'aile gauche de sir John Littler se trouva un moment presquée en déroute; toute l'armée anglo-indienne concentrée ne présentait qu'un effectif d'environ 24,000 hommes, et la victoire a été chèrement achetée.

L'armée sikhe était commandée par le serdar Tedj-Singh, un des chefs formés à l'école des généraux français Allard, Ventura, Avitabile, Court et d'Argout, à l'instruction desquels est due aussi en grande partie tout ce que les troupes sikhes ont montré dans cette affaire de tactique savante et de discipline militaire.

Après la déroute du 22, les Sikhs se sont, dit-on, de nouveau retranchés dans une position sur le Sutledge. Le 25, ils se sont rapprochés de Ferozepour. Le pont de bateaux près de cette dernière ville, ayant été rompu par les Anglais eux-mêmes, une partie des forces sikhes a trouvé un endroit favorable à une certaine distance et a passé le fleuve. Tedj-Singh a eu, dit-on, une entrevue avec le gouverneur général; quelques lettres prétendent même qu'il a été fait prisonnier; mais le fait est douteux. Ce qui est sûr certain, c'est qu'il a engagé une correspondance avec sir H. Hardinge, et qu'il a demandé à traiter; mais le gouverneur général avait décliné cette demande, ne voulant négocier qu'à Lahore.

Reste à savoir maintenant quelle sera la marche suivie par le gouverneur général dans la suite de cette campagne, quelles conditions on fera à l'ennemi vaincu; quel sort sera réservé au royaume de Lahore. Sir Henry Hardinge s'enveloppe de beaucoup de mystère; il est probable cependant que l'annexion absolue du territoire du Punjab n'aura pas encore lieu à la suite de la présente campagne.

NECROLOGIE. — La chambre des députés, le barreau de Paris, une famille considérable et étroitement unie, viennent de faire une perte immense. M. Philippe Dupin, ancien bâtonnier du barreau de Paris, est mort le 14 de ce mois à Pise. Il était allé demander au ciel de l'Italie le rétablissement d'une santé que l'exès du travail avait irrémédiablement compromise. — M. Péan, ancien député de Loir-et-Cher, est également mort dans un âge peu avancé, à Blois, où il avait été maire. — Par leurs excellents capitaines de corsaires qui se signalèrent par leurs exploits sur les Anglais au temps de la république, M. le capitaine Quoniam, a terminé à Cherbourg le 17 de ce mois une longue et glorieuse carrière.

Théâtres.

GYMNASE. *Georges et Maurice*, comédie-vaudeville en deux actes, de MM. BAYARD et LAYA. — PALAIS-ROYAL. *L'Enfant du Carnaval*, par MM. DEMANOIR et CLAIRVILLE.

Un beau soir, il y a quelque six ans, on allait jouer *Mathis l'invalide* aux Variétés. Le public avait pris place, le souffleur était à son poste, l'ingénieur s'était assis sur son fauteuil, et le public avait saisi sa béquille, lorsqu'un s'écria de chercher l'amoureux; il était parti. Sa jeunesse, sa bonne mine, sa grâce, sa passion, M. Bressant avait exporté tout cela en Russie. On se fassa de tout, même des succès hyperboréens. Le ciel natal souriait toujours de loin au fugitif, et malgré les offres et les supplications moscovites, M. Bressant nous est revenu; il est rentré samedi dans notre monde dramatique par la porte du Gymnase, le transfuge n'aura fait que sauter du boulevard Montmarie au boulevard Bonne-Nouvelle, en passant par Saint-Pétersbourg.

Il était tout simple d'abord qu'on se demandât si, dans le cours de ce long voyage, le jeune comédien n'avait pas perdu quelque-uns de ses qualités qui avaient fait ses succès. Il nous revient, mais comment nous revient-il? Il était simple, élegant, naturel; son organe était doux, sa diction pure, il promettait beaucoup; oh bien! M. Bressant n'a pas démenti et il a tenu tout ce qu'il avait promis. Cette physionomie agréable a pris de l'expression, cette voix douce a acquis de la force, cette bonne grâce est devenue de l'aisance et de la distinction; toutes ces dispositions heureuses sont aujourd'hui d'accord. Dès sa première apparition, M. Bressant nous l'a prouvé, quoique pour ce nouveau début ce jeune acteur eût à faire à un amour élégant, le plus languissant et le plus inerte de tous pour un amoureux de vaudeville.

Georges a dans l'âme une passion malheureuse, il se croyait aimé lorsque l'objet de sa tendresse l'a traité pour épouser un millionnaire. Depuis cette époque, Georges a accompli toutes

les résolutions d'un amant au désespoir, il a juré haine à toutes les femmes dans la personne de son infortuné; il a provoqué le mari, il s'est battu avec un frère, il a prononcé son dépit et sa tristesse en Italie et en Espagne, et puis il est revenu en France. Qu'y trouve-t-il? Maurice, son propre frère, après d'une vaine qu'il n'est autre que sa sœur, la comtesse de Brienne. Georges n'a rien de plus pressé que d'arracher son frère à cette fatale passion. « C'est une coquette, lui dit-elle, elle le trompera comme elle en a trompé d'autres. »

Cependant entre cette passion malheureuse de Maurice et ces dédains que Georges lui prodigue, malade de Brienne joue un rôle qui semble confondre les allégations de son ancien adorateur. Pauvre et charmante femme! elle est coquette par le regard, par le sourire, par la conduite, tout juste ce qu'il faut pour nous prouver qu'elle aime encore et qu'elle a grande peur de n'être plus aimée, car jamais l'ingrat Georges ne lui fut plus cher, et en épousant M. de Brienne elle n'avait fait que scier son amour à la paille filée. Voilà ce que Georges ne veut pas comprendre, tant le dépit et la passion sont aveugles! Elle a beau déclarer à Maurice qu'elle ne l'aime pas et ne saurait l'aimer, pour preuve de son indifférence, elle a beau le marier à une autre femme, Georges ne comprend point davantage; mais enfin, comme il faut que toutes les situations s'éclaircissent et que les énigmes disent leur mot, Georges découvre, au moyen d'une lettre, tout ce qu'il s'obstinait à ne point savoir, et son repentir est suivi d'une réconciliation conjugale.

Le savoir-faire de M. Bayard et la délicatesse de M. Léon Laya ont assez bien manœuvré au milieu de cette petite aventure romanesque dont *Maurice* de madame Ancelet et *Haine aux Femmes* de M. Scribe, nous avaient révélé déjà les principaux incidents.

Au même instant le théâtre du Palais-Royal nous régalaît de son *Enfant du Carnaval*. Le père de cet enfant s'appelle Goguette, très-proche parent de Bombance et Ripaille; c'est sous les auspices de cette rutilante famille et au beau milieu d'un bal masqué que l'enfant est venu au monde. La biographie d'Oscar Goguette est digne de son origine. La vie d'Oscar est un mardi-gras perpétuel; les pierrots, les titis et les débardures, voilà sa société; il vend toutes ses nippes pour boire et surtout pour danser. Muzard est son dieu et la Chantreire son Olympe. M. Oscar mêle son ocle Coquille à toutes ses fredaines. Jamais elle ventre et poussez ne vit sa pensée et sa perrière plus compromises par un coquin de neveu; on l'habille en poupon, on le transforme en ours, on le bourre, on le bat, on le grise, on l'enrante dans le fournilon des danses les plus échevelées et les plus grotesques. Pour se débarrasser de cet Oscar diabolique, Coquille le conjoint légitimement à une grisette. Cette vengeance en vaut bien une autre. Succès à crever de rire.

Courrier de Paris.

Le mois a été charmant. Février, des jours bleus parodiste trouper, a dit un poète de nos ans, février nous a donné une confrérie complète du printemps. Si ce n'est le printemps en personne qui nous sourit, c'est tout au moins son spectre et son image, et décidément l'hiver a manqué. Les gazons s'éveillent, la violette étincelle, les pivons sortent de terre, les chèvrefeuilles verdissent et le laurier va fleurir. On attend les hirondelles au premier jour, et le papillon au premier coup de soleil de mars.

Mais il s'agit bien d'hygiène! Voici le carnaval qui fait des semaines; il sème la joie et l'allégresse dans les quartiers de la grande ville. La foule est immense et partout. Regardez en haut et en bas, c'est un vacarme, un bruit, une joie sans frein, un délire sans intervalles. On crie, on saute, on se pousse, on attend la danse. En pareil jour, l'un des plus grands bonheurs de la population parisienne, c'est de s'attrouper; un bon poste que l'arrête tout dans sa promenade, un bout d'arcep qui jette dans des joies effrénées; elle fait cercle devant la batte d'Arlequin.

Heureux jour que le mardi-gras! comme il allume les imaginations et les boureaux, comme il fait tourner les têtes et les broches! Faut-il, après tant d'autres, et pour la millième fois, entrer dans le détail de la fête épine qui le couronne, et en vue des friandises du bal masqué, vous régaler de la grosse pièce? Nos dessinateurs ayant croqué le beuf-gras à votre intention, naturellement votre courrier réclame sa part de reconnaissance. Il est vrai que nous venons un peu tard lui consacrer une colonne dans *l'Illustration*, et le diable sait ce que tout l'air de devoir finir en oraison funèbre; car, si notre calcul est juste, à l'heure où vous lirez ces lignes véridiques, le sacrifice sera accompli, Dagobert aura vécu ce que vivent les roses... les beufs-gras. Pauvre rot décerné! on lui aura sa collée à l'envers, et les douze arrondissements de Paris s'en disputeront les quartiers.

Il serait trop pénible de vous raconter l'enfance de Dagobert; de très-bonne heure, il émerveilla son monde par une capacité précocée que l'on s'empressa de cultiver; le front toujours courbé vers la terre, à la manière des grands penseurs, il ruminaît pendant la nuit sa nourriture de la journée; ses progrès furent énormes, et jetaient ses élèves dans l'admiration; bref, admis au dernier concours, Dagobert n'eut point de peine à faire pencher la balance de son côté; la couronne lui fut adjugée au poids, et dès lors il dut marcher à la mort! à la gloire, — comme dit Polycte.

L'écréminal qui accompagne les poupes du beuf-gras est toujours le même, et son programme n'a subi aucune modification importante depuis les temps les plus reculés. Aussi nous ne le reprendrons pas à *bovo*. C'est toujours ce grand concours de tous les peuples et de tous les costumes que vous savez, faisant cortège à l'animal épanoué. En tête marche le sacrificeur; à tout saigner tout honneur. Autour de lui se presse une foule bariolee de Turcs, Espagnols, Suisses, chevaliers du Temple, gardes-françaises, princes du saint Empire, marquis de l'Œil-de-Beuf, chapeaux à la Henri IV,

Charles Louis XIII, perruques Louis XIV, bottes Suwarow, et puis les mousquetaires de M. Dumas, le Rodin du *Juif errant* et les Burgroves-Iugo annonçant majestueusement le roi de la fête, chargé du diadème, de plumes, de banderoles et d'oripeaux. Il avait été question de voiturier Sa Majesté mérovingienne dans un char antique, crénelé de fer et aux assises de bronze, mais la solidité du véhicule a semblé suspecte, et Dagobert a ordonné son char à ses dieux naturels, les dieux de la Grèce ! cet Olympe en maillet, bariolé de fleurs ou papillon, orné de barbes à tous crins, de nez postiches et de moustaches à l'œuvre de Chine, figurait une charmante succession d'allégories. Il y avait Mars couronné de lanier-sauce, Jupiter qui fut laureau, Apollon qui garda les boules, Hercule préposé d'Angias, Vénus en souvenir du bouvier Paris, et Vulcain par allusion à ses... tribulations : quant à l'Aniour, c'était, comme toujours, un amour transi, et la maigreur des Grâces n'a pas paru à la hauteur des circonstances. Selon l'usage antique et solennel, le bouffon fait sa visite aux autorités et les a régâlées d'une sérénade en attendant qu'il les régale de ses beaffects.

On conte un trait assez bizarre de l'un des prédécesseurs de Dagobert. Suivi de tout son monde, il s'était présenté à la porte du premier président du parlement, et comme on le faisait attendre trop longtemps, voilà notre personnage qui eut jambes et gravit le grand escalier du Palais, et s'en va montrer ses cornes jusque dans le sanctuaire de la Justice. L'animal paya cher son étourderie ; entré de son pied léger, il fut impossible de le faire sortir. Les discours, les mercuriales et les coups ne purent le décider à la retraite. La salle des Pas-Perdus fut son abattoir, et la justice s'adjuga son meilleur morceau.

L'Opéra a donné son dernier bal : il était temps ; le lieu devenait de plus en plus malsain et la danse n'était plus tenable. Jamais le bal masqué ne s'était montré plus tapageur et d'humeur plus féroce que



(Bal de l'Opéra le mardi gras. — La sortie.)

dans cette dernière nuit, jamais non plus l'affluence n'avait été plus grande, et le torrent des pierrots et des débardeurs plus large et plus entraînant. C'était bien ce cercle infernal auquel Dante a consacré l'inscription de damnés : « O vous qui êtes entrés, laissez toute espérance... d'en sortir. » Pour le coup, lions, rats et tigres avaient trouvé leur cage diabolique. La salle était boursée comme un canon, et des deux côtés, à l'intérieur et à l'extérieur, elle offrait l'image d'une ville assiégée et prise d'assaut. Il y avait eu surcroît de précautions inutiles : point de sièges, les portes démontées, et toutes fenêtres dehors. Cependant la température était digne du Séségal, et on entendait le râle de huit mille poitrines humaines. Dans l'enceinte destinée aux danses, et qui se trouvait cernée par une muraille vivante, les groupes de sauteurs onduleux comme la vague profonde qui bat le môle et vient s'y briser. Les bouches de cuivre et les saxophones de l'orchestre mélaient un accompagnement infernal à ces rugissements d'un plaisir douloureux. Dans cette eolue, je vous laisse à penser le nombre des pieds foulés, des yeux noircis, des côtes avariées, des poitrines meurtries, des tympans brisés, sans compter les chevelures en désarroi, les nez qui tombent, les *louis* arrachés, les costumes en miettes, et tant de vertus laissées sur le carreau.

Mais, Dieu soit loué ! le carnaval est mort à présent, mercredi l'a réduit en cendres, il a fait cesser notre pénitence, car y en a-t-il de plus grande et de plus exemplaire que la nôtre, celle d'avoir à parler de polices scélératesses dont on est exempt, et de charnants péchés qu'on n'a pas commis. Quelle misère, en effet, et que de mécomptes ! Se confier aux flots d'une foule tumultueuse et arriver tout laletant dans le foyer, s'y éponger le front à grand-peine, et y commencer une promenade de dix pas qui durera jus'au jour, rêver des têtes d'anges sous tous les masques, et reconnaître des pieds plus ou moins fourchus qui se démentent au bout des bas-



(Pronouade de Dagobert. — Bu of-gras du Carnaval de 1846.)

quimes, recevoir des confidences stupides, enjeter au passage les mots spirituels qui n'arrivent jamais, être parfaitement assommi cent fois du même air, perdre son chapeau dans la foule et y ramasser un pain d'habit, sentir un nez de carton dans son oeil, et la botte d'un postillon sur son pied, se voir tout à coup au centre d'un cercle très-rapproché qui vomit

sur toutes ses faces une mitraille de cabriolets, de ronds de jambe, de culbutes et de jetés-battus, bref, être hété par des débauchés, énumérer des pierrots, dénembrer des titis, surveiller sa montre d'une main et sa bourse de l'autre, et, ramenant les basques de son habit sous ses bras, s'esquiver enfin dans cette attitude gênante, et après avoir livré vingt batailles à coups de coude, à coups de pied, à coups de hanches, ne devoir son salut qu'à un coup de tête et à un saut périlleux. Combien d'habités du bal masqué qui, finalement, n'eurent jamais de plus grands méfaits à s'y reprocher, non-obstant les récits enchantés qu'ils en font!

Les bals tirant à leur fin, ceci sera donc notre dernier courrier léger et folâtre. La charité qui, pendant le cours de cet hiver, a sanctifié la danse, commence à jeter un regard miséricordieux et attendri sur la musique. Le carême nous prépare notre quarantaine de concerts spirituels, et de sermons entremêlés de chants et de psaumes lyriques. Nécessairement notre allure va s'en ressentir, elle sera plus grave, et nous tâcherons de mettre quelque onction dans nos récits. Cependant, notre réserve ne sera pas poussée au point de se refuser l'abord et l'entrée des soirées bienfaisantes, des raouts philanthropiques, et des festivals à bénéfice. Il y a d'ailleurs des salons retardataires et qui réservent et ajournent leurs plus belles fêtes jusqu'à la fin des fins, comme ces artistes exercés et habiles qui attendent les derniers jours de l'exposition pour livrer leurs chefs-d'œuvre à l'admiration publique.

C'est encore l'entrée et la représentation d'un bal que nous vous procurons au moyen des deux dessins ci-joints. Mais quel bal! et le moyen de le passer sous silence? c'est madame la princesse Czartoriska qui l'a donné, et c'est la Pologne exi-



(Bal donné à l'hôtel Lambert au profit des Polonais. — Escalier pratiqué sur le quai d'Anjou pour l'arrivée des voitures.)

lée qui en profite. Madame Czartoriska est une fée magnifique et bienfaisante, dont la baguette vraiment magique a transformé l'hôtel Lambert en Alhambra, c'est une mère généreuse et indulgente, dont la sollicitude veille sans cesse sur ses fils d'adoption et leur fait oublier les misères et les douleurs de l'exil. Les miracles de bienfaisance qu'on attribue à la princesse ont acquis un si grand éclat et retentissement, qu'il lui arrive de toutes parts des pétitions où de pauvres diables lui demandent un emploi de réfugié polonais. Ce dernier bal avait réuni à l'hôtel Saint-Louis la fleur des pois de la société parisienne, et tout ce qu'elle peut offrir de plus beau: les noms les plus illustres, les plus charmants visages, les plus magnifiques parures. Le majestueux hôtel s'était rempli de lumières et de bouffes de fleurs, il y avait un jardin dans la salle ou plutôt la salle était un jardin; l'été incommode, l'hiver avait été rigoureusement consigné à la porte; des halberdiers en costume à la Henri IV, vaillaient comme des dragons sur cette autre merveille des Hespérides; leur mission, c'était de protéger la Pologne contre les envahissements de la Bohême. Cependant, on nous a dit que la Bohême avait signalé sa présence dans les environs du palais, où, à défaut des halberdiers, l'œil de la police aurait dû veiller avec plus de soin. Il en est résulté à la sortie une légère panique, de belles écharouchées se sont crues enlevées par d'affreux bandits, on a revêtu le masque de poix qui étouffe les cris de la victime, et le stylet qui l'immole. La fête même, grâce à sa teinte vénitienne, autorisait des inventions romanesques, et c'était l'heure des fantaisies ingénuës; mais enfin et maintenant, ces grandes terreur se sont évanouies, et de toute la fête, il ne reste plus que le souvenir du plaisir qu'on y a goûté.



(Salon de danse construit dans le jardin de l'hôtel Lambert.)

Chronique musicale.

OPÉRA. — Lucie de Lammermoor. — Concerts. — Un opéra nouveau en Angleterre.

Pourquoi donc a-t-on joué à l'Académie royale de musique cet ouvrage si connu, et qu'on entend si souvent au Théâtre-Italien? — Ah! pourquoi? Vous êtes bien curieux! Que vous importe? Prenez ce qu'on vous donne, et ne cherchez pas midi à quatorze heures. (Que vous fait la cause, pourvu que le résultat soit agréable?)

Tout ce que je puis vous dire, c'est que mademoiselle Nau chante la première ravitane de Lucie avec une correction irréprochable et une grâce parfaite, et que, si elle n'égalait pas madame Persiani, du moins elle approche de très-près cet infatigable modèle. J'avois qu'un second acte elle manque un peu de sensibilité et de passion, et qu'un troisième elle chante la scène de la folie en femme parfaitement raisonnable. Mademoiselle Nau a l'esprit calme et rassuré, et l'on peut être sûr qu'un accident ne troublera jamais ses facultés intellectuelles.

M. Barcoletti chante hardiment et énergiquement le rôle d'Ashton; il ne lui arrive jamais de faire frémir les gens dont l'oreille est délicate par des intonations douteuses, contre lesquelles l'orchestre vient immédiatement s'inscrire en faux. Il laisse cela à M. Ronconi, et il fait bien : mais il devrait lui prendre un peu de cette expression puissante, de cette chaleur pleine d'émotion, par laquelle cet artiste remarquable rachète tous ses défauts.

On était fort curieux de voir comment M. Duprez sortirait de cette difficile épreuve. Le rôle d'Edgar a été écrit pour lui, et c'est celui de tous où il a eu le plus de succès; c'est par ce rôle qu'il s'est fait en Italie cette grande réputation qui l'a enfin ramené parmi nous. Mais les temps sont changés, comme dit le poète. A force d'abuser de sa puissante voix, M. Duprez l'a usée, et ce n'est plus par la pureté, la douceur et le charme des sons qu'il peut aujourd'hui plaire à son auditoire. D'un autre côté, nous avons entendu successivement dans *Luce de Lammermoor*, l'Italien d'abord, puis Mario, puis Salvi, en dernier lieu Mariani. Tous, et surtout le premier, y ont fait des impressions diverses. Tous néanmoins à de très hautes qualités, vibrante, linéaire, accentuée, avante, brève, mais M. Duprez, a perdu. Allélu! il succomber sous la tâche pénible qui lui était imposée, ou bien trouverait-il le moyen de suppléer à force d'art et de génie à ce qui lui manque aujourd'hui? Chacun s'adressait ces questions, et ceux même qui ont le plus de sympathie pour le talent de cet admirable artiste n'étaient pas sans inquiétude sur l'événement du périlleux combat où il se hasardait.

Disons-le bien haut! il a dissipé toutes les craintes et dépassé toutes les espérances. Sans doute, la comme ailleurs, sa voix ne se produit plus qu'avec effort et d'une manière imparfaite; le son en est sourd et voilé; les intonations quelquefois sont trop basses. Malgré ces inconvénients, qu'on chercherait en vain à dissimuler, M. Duprez a constamment tenu son auditoire en haleine, et à plusieurs reprises, dans le finale du second acte et dans l'air qui termine cette belle partition, et que les amateurs commencent sous le titre de *scène des tonbeaux*, il a ému, il a attendri, il a fait pleurer, il a fait frémir, il a transporté d'admiration la salle entière. C'est qu'on ne saurait mieux concevoir un rôle dramatique, ni le détailler avec plus d'art et d'intelligence, ni se pénétrer plus profondément des intentions du poète et du musicien, ni les rendre avec plus de vérité et d'énergie; qu'on ne saurait avoir, selon le cas, plus de chaleur, plus de sensibilité, plus de mépris, plus de haine, plus d'amour; qu'on ne saurait rendre avec plus de colère, ni pleurer avec un accent plus pathétique. M. Duprez a donc obtenu, malgré toutes les imperfections de sa voix, un des triomphes les plus glorieux qu'un homme puisse se vanter d'avoir; ni le triomphe dont le retour attirera souvent plus de curieux que la vaste salle de l'Opéra n'en pourra contenir.

— La saison des concerts est commencée; mais jusqu'ici on ne les voit pas se presser. S'attacher les uns sur les autres avec cette rapidité et cette impatience dont j'ai eu plusieurs fois à gémir l'an passé, jusqu'à la musique s'est montrée discrète et pleine de mesure; elle n'abuse pas du public; elle l'amuse sans le fatiguer. A la bonne heure! Qu'elle persévère, et je réponds qu'elle y trouvera son compte, comme les dilettanti y trouvent le leur.

L'un des concerts les plus agréables de ce mois a été celui de mademoiselle Vény. *L'Illustration* a déjà rendu justice à cette jeune artiste. C'est un talent sérieux, solide et formé à l'école des grands maîtres. Mademoiselle Vény sait comprendre Haydn et Mozart, Beethoven et Weber; elle les exécute avec une exactitude scrupuleuse, avec un sentiment profond, avec un goût exquis. Sous ses doigts les plus grandes difficultés paraissent faciles; elle les aborde d'un air si calme et d'un front si serein, que les auditeurs inexpérimentés ne soupçonnent pas toujours le mérite de ce qu'elle fait. A son dernier concert elle a joué un morceau très-brillant, de F. Ries, avec une fermeté d'exécution et une délicatesse de style dont peu de pianistes seraient capables. Et cependant les pianistes ne manquent pas.

Les violonistes non plus, grâce au ciel! mais il y en a peu comme M. Bessens. Celui-ci sait tirer de son instrument des sons d'une pureté inaltérable, jamais durs, jamais criards; il chante toujours, comme on chanteait autrefois une voix longtemps exercée. Il a un style correct, élégant, spirituel; il est toujours agréable; et quoiqu'il soit si clairement, comme mademoiselle Vény, il concourt de rare talent à l'étude et à la traduction des grands maîtres. Il fut entendu à son auditoire les quatuors d'Haydn, de Mozart, de Beethoven, ou les quintettes de Boccherini, adorables créateurs, où le génie

coule à pleins bords, et que nos artistes exécutent si rarement! Et cependant M. Bessens est compositeur lui-même et compositeur distingué. Il l'a bien prouvé à son concert, par sa fantaisie sur des motifs de Richard Cœur de Lion, et sa mélodie rocco, morceau amusant et écrit avec esprit. Applaudissons M. Bessens, et puisse-t-il recommencer bientôt!

Un autre concert très-intéressant, c'est celui qu'a donné dernièrement M. Sigismund Goldschmidt. M. Goldschmidt nous arrive tout droit de la Bohême, et certes il fait honneur à son pays. Toutes ses compositions dénotent un musicien savant et habile, et qui a pris son art au sérieux; quelques-unes prouvent une riche imagination et un vrai génie. On a particulièrement remarqué son concerto pour piano, avec accompagnement d'orchestre, morceau où brille un mérite rare, où la mélodie n'exclut pas la science, où la science n'alourdit point la mélodie, où les pensées sont pleines d'élevation et de charme, où les motifs sont amenés avec art et développés avec l'habileté la plus ingénieuse, où l'harmonie est toujours distinguée, où l'instrumentation est brillante, colorée, riche d'effets. L'homme qui a écrit ce concerto a fait ou fera bientôt quelque symphonie remarquable. M. Goldschmidt est d'ailleurs un exécutant du premier ordre, qui a des doigts de fer et des poignets d'airain, qui fait les sixtes et les octaves avec une si foudroyante activité que Liszt lui-même, — le grand Liszt! — s'essoufflerait à le suivre. Il joint à cette incomparable dextérité de style, de l'expression et du goût, et c'est de cela surtout qu'on doit le louer.

— En Angleterre la musique est une plante exotique qu'on élève en serre-châude et qu'on ne voit fleurir que bien rarement. C'est donc pour le moins un événement curieux que l'apparition d'un opéra nouveau, composé par un Anglais et exécuté pour la première fois à Londres. Cela s'est vu récemment. Le 2 février dernier, on a représenté au théâtre Drury-Lane un opéra bouillon en deux actes, intitulé: *Don Quixote*, dont la musique est de M. G. A. Macfarren.

Comme vous voyez, ce monsieur ne fait pas les choses à demi. Ecrire un opéra ne lui suffit pas; il le lui fait bouffer. Du bouffe en Angleterre! Et ce n'est même pas assez d'un opéra bouffe ordinaire; c'est *Quixote*, dont Quixote qui'il prend pour thème!

Il paraît que cette hardiesse a été couronnée d'un plein succès. *Adelante fortune jointe*. « Le succès de l'ouvrage est incontestable, dit notre confrère de Londres, bien qu'il ait été contesté relativement à quelques parties. A la fin du premier acte l'auteur semblait prendre une tournure fâcheuse, quoique l'ouverture et une Lullade chantée par M. Allen eussent été bissees. Mais deux plus airs de miss Bainforth et un autre chanté par le ténor au dernier acte, décidèrent la question; quand le rideau se baissa, compositeur et chanteurs furent l'objet des ovations accoutumées. Nous voudrions pouvoir prédire une longue carrière à cette production d'un compositeur national. C'est une œuvre savante; elle a même paru trop savante pour arriver jamais à la popularité... On y sent un défaut d'inspiration, une absence d'originalité qui souvent la rend languissante. On regarda sans doute comme le diamant (the gem) de cette partition l'air de miss Bainforth: *Ah! why do you love...* conception éblouissante et délicieusement rendue par l'habile cantatrice, etc., etc. » Après une mention détaillée de chaque morceau qui serait de peu d'intérêt pour nos lecteurs, le critique ajoute: « L'orchestration de M. Macfarren est habile et élégante, mais ses thèmes sont insipides et monotones. La musique de *Don Quixote* tient l'intellect de celle de Purcell, tantôt de celle de Handel.... Nous sommes étonnés que le compositeur, traitant ce sujet espagnol, et pouvant s'inspirer de l'esprit de Cervantes, n'ait pas donné plus de couleur locale à ses chants qui conviendraient tout aussi bien à un drame hollendoit qu'à une comédie espagnole. » Notre confrère est bien sévère, et on ne l'accusera pas d'être aveuglé par l'esprit national. On peut donc, en toute sûreté, s'en rapporter à lui quand il proclame le succès de M. Macfarren, ce qui, tout compte fait, ne paraît le point important. Le même écrivain rend plus bas justice au talent de quelques artistes que nous connaissons, et que nous avons souvent applaudis, de M. Marras, par exemple, et de M. Sainfin. Il a apprécié ce dernier comme nous l'avons apprécié à Paris. « Sa précision, dit-il, son énergie, sa délicatesse, son jeu expressif, sa justesse irréprochable, le mettent au premier rang parmi les violonistes vivants. Sa qualité de son est d'une plénitude et d'une limpidité remarquables, et il a un sentiment exquis de l'art. » C'est pour nous, Français, une vive satisfaction de voir nos artistes si bien jugés par les critiques de Londres, et nous le remercions M. Macfarren, s'il se hasardait un jour sur ce chemin un peu glissant que M. Ballo lui a frayé.

— On nous écrit de Saint-Petersbourg: « La saison du Théâtre-impérial-Italien touche à sa fin. Le dernier, on a représenté la *Favorita*. C'était la première fois que cet opéra était joué à Saint-Petersbourg. Madame Viardot-Garcia remplissait le rôle que madame Stoltz a créé à Paris. Elle s'y est montrée aussi parfaite cantatrice qu'excellente tragédienne; son succès a été complet. Bravos, couronnes, rappels, rien n'a manqué à ce nouveau triomphe de madame Viardot-Garcia, dont les dilettantes russes ont su apprécier et récompenser l'admirable talent. »

Académie des sciences morales et politiques.

(SECOND SEMESTRE DE 1845.)

Pascal: l'Accident de Neuilly et l'Abime imaginaire, par M. Lélut. — De l'organisation du travail; discussion, par MM. Blanqui, de Beaumont, P. Passy, Dunoyer. — Du service des actes de l'état civil, par MM. Liot et Villermé. — La Philosophie allemande, par M. de Rémusat. — La Fa-

milite et la foi, par M. Frank. — Rapport sur la collection des documents inédits relatifs à l'histoire d'Espagne, par M. Mignet.

Pascal a depuis plusieurs années le privilège d'occuper l'attention des savants et des académies. Il le dut d'abord à son génie; il le doit également aux accidents bizarres de sa courte existence, à ces grandes affections morales et physiques qui le tourmentèrent et donnèrent à l'étude attentive de sa vie un intérêt tout particulier. Déjà, dans un précédent compte rendu, on a signalé l'épisode de *L'Abime* qui marqua ses derniers moments. L'auteur du mémoire sur *l'Abime* de Pascal, M. Lélut, a successivement entretenu l'Académie de deux autres faits non moins curieux, sur lesquels les biographes ont émis des avis différents, *l'Abime imaginaire* et *l'Accident du pont de Neuilly*.

L'accident du pont de Neuilly a été admis par un grand nombre d'auteurs du siècle dernier et des temps plus récents. L'abbé Besoigne, dom Clemençet, Gondorcet, Bossut, Cabanis, M. Raymond, M. Béline, M. Cousin, M. Steffens, M. Reuchlin, M. Borda-Demoulin, M. Faugère, M. Sainte-Beuve, l'ont accepté comme authentique; mais, contesté par d'autres, il recit du travail de M. Lélut une nouvelle confirmation, et les emprunts qu'il fait au recueil manuscrit du P. Guérrier établissent que M. Pascal, quelques années avant sa mort, étonné, selon sa coutume, un jour de fête à la promenade au pont de Neuilly avec quelques-uns de ses amis, dans un carrosse à quatre ou six chevaux, les deux chevaux de volée prirent le frein aux dents à l'endroit du pont où il n'y avait pas de garde-fou, et, s'étant précipités dans l'eau, les lasses qui les attachaient au train de derrière se rompirent, de sorte que le carrosse demeura sur le bord du précipice, ce qui fit prendre à M. Pascal la résolution de rompre ses promesses, et de vivre dans une entière solitude. « L'accident de Neuilly exerça sur l'imagination de Pascal l'action la plus directe et la plus étrange; il eut une vision dont le souvenir et l'impression le conduisirent à Port-Royal, où il vint accompagné du duc de Luynes, pour faire une première retraite et se mettre aux mains de Singlin et de Sacy, chargés l'un et l'autre de la direction des amis à Port-Royal, des Champs. En même temps, depuis l'accident de Neuilly, les longues nuits d'insomnie et de souffrance de Pascal et ses journées même furent presque constamment troublées par la vue d'un précipice qui s'élevait brusquement à ses côtés. C'est ce qu'atteste un abbé J.-J. Boileau en écrivant au sujet de Pascal: « Ce grand esprit croyait toujours voir un abîme à son côté gauche; il y faisait même une croix pour se rassurer. Je sais l'histoire d'original. Ses amis, son confesseur, son directeur, avaient beau lui dire qu'il n'y avait rien à craindre, que ce n'étaient que des alarmes d'une imagination épuisée par une étude abstraite et métaphysique: il convenait de tout cela avec eux, et un quart d'heure après il se creusait de nouveau le précipice qui l'effrayait. » Le travail de M. Lélut a cela de remarquable, qu'il résume les opinions des philosophes qui se sont occupés de ces perturbations de l'imagination, indépendantes de la raison, et sans contre-coup sur ses perceptions; il analyse les travaux de Malebranche, de Reid, de Charles Bonnet, et son mémoire présente la critique la plus complète sur la vie et les accidents divers de l'illustre auteur des *Provinciales*.

L'économie politique n'a peut-être pas de problème plus difficile et dont cependant la solution doit être bien vivement désirée que celui de l'organisation du travail. De lui dépendent le bien-être de la majeure partie des populations et par suite la tranquillité de l'Etat et la permanence des formes sociales actuelles. Le travail est le premier droit et le premier devoir de l'homme; c'est aux gouvernements à en faciliter l'exercice, à en assurer de léconds résultats. M. Villermé ayant présenté à ce rapport sur deux ouvrages, l'un de M. G. Dupuytren, intitulé: *Des lois du travail et des classes ouvrières*, et l'autre de M. Morin, ayant pour titre: *Essai sur l'organisation du travail et l'avenir des classes laborieuses*, une discussion très-intéressante s'est engagée entre MM. Blanqui, Passy, Dunoyer, de Beaumont, Frank et Mignet. M. Blanqui a proposé cette idée qui aurait pour point de départ la possibilité d'organiser le travail, qui admettrait le droit de l'Etat d'intervenir partout et toujours, et qui le reconnaît capable de régler le bonheur de l'humanité comme la marche d'une armée et avec une précision toute mathématique. A publier un livre sur *l'organisation du travail*, a dit M. Blanqui, c'est refaire, pour la cinquième fois, un traité sur la quadrature du cercle ou la pierre philosophale. Décréter le travail, lui assigner des règles, des conditions, des limites, est, pour un gouvernement, chose impossible; il n'en est pas le maître; il n'est pas compétent pour résoudre un tel problème. » M. Blanqui signale un fait très-curieux et qui, suivant lui, fournirait un nouvel argument contre *l'organisation du travail*. Il a examiné la comptabilité, jour par jour, et depuis trente ans, d'un agronome très-distingué, de M. Dailly, maître de poste à Paris. M. Dailly a établi un compte pour chaque pièce de terre et un compte pour chaque produit, et il a constaté que dans cet intervalle de trente années, le même homme n'a jamais obtenu de récoltes pareilles sur le même espace de terre. Il s'est produits ont varié de 20,000 fr. à 900 fr., 700 fr., parfois il lui descendre à 500 fr. Il est même certains produits, les plantes de terre, par exemple, qui le ruinent une fois sur neuf. Comment donc, en présence de ces variations qui sont indépendantes des vicissitudes de la température, des éventualités de la paix et de la guerre, comment établir sur des revenus aussi incertains des distributions régulières et des salaires uniformes pour les travailleurs? Ne voit-on pas que entre eux l'égalité est impossible? Et cependant les chances de l'agriculture sont moins variables que celles du commerce et de l'industrie. Appuyé par M. Passy, l'opinion de M. Blanqui a été, en quelques points, contredite par M. de Beaumont, qui croit que dans certaines limites l'intervention du gouvernement est légitime et nécessaire. Le droit d'intervention indirecte n'est contesté par personne. L'Etat



(Pêche du tassard.)

il pèse quelquefois plus de mille livres; sa force est prodigieuse; ses sens les plus perfectionnés semblent être l'odorat et l'ouïe, mais sa voracité rend toujours sa capture assez facile.

Les pêcheurs adroits se servent avec succès d'un procédé beaucoup plus simple que l'é-mérillon: ils se bornent à jeter un hameçon à bonites attaché par des fils de laiton et fixé lui-même à une petite ligne. Ce faible appareil amorce le requin, mais en ce cas, pour le réduire à l'agonie, il faut avoir recours à l'emploi de la ruse; il faut parvenir à le noyer. On doit en conséquence lui filer la ligne quand il s'écarte du bord, car la moindre résistance du pêcheur en occasionnerait la rupture; mais dès que le requin revient sur son élan, on ramène graduellement l'hameçon, et l'on continue ainsi de manière à le fatiguer, jusqu'à ce qu'épuisé par une lutte au moins bizarre, il vienne se débattre sous les flancs du navire,

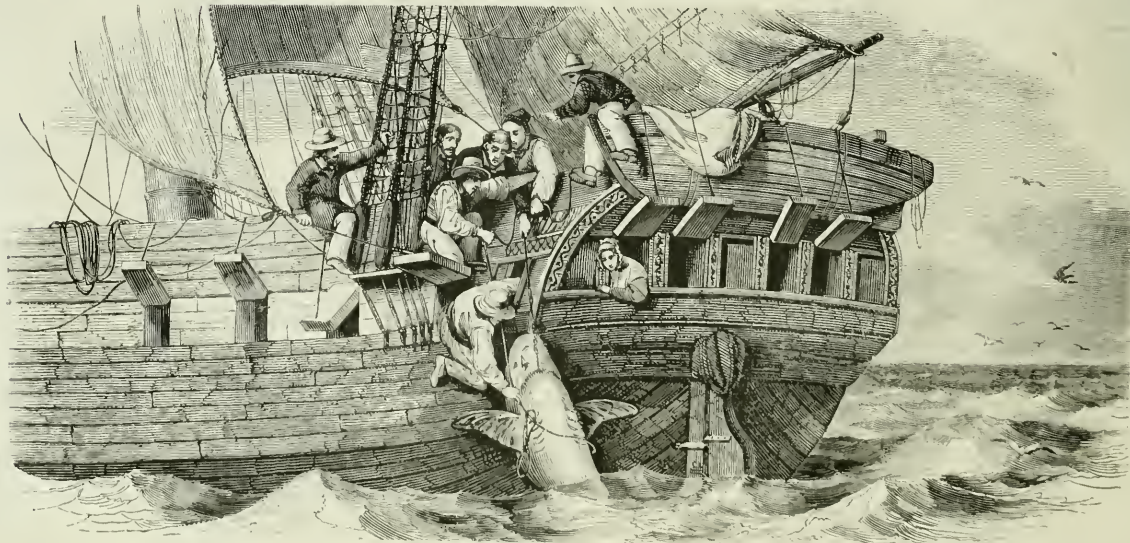


(Pêche de la licorne.)

où il reste à la merci des pêcheurs. On lui passe alors sous les nageoires pectorales, un nerud coulant fait avec une grosse corde, et on le hisse à bord sans craindre le moindre accident.

On rencontre des requins dans toutes les mers; toutefois ils sont beaucoup plus communs en certains parages, comme aux environs de Cayenne et sur les côtes de Guinée que dans les mers d'Europe. Ils abondent même dans la Méditerranée, mais n'y approchent guère des côtes. Quelques rades de l'Atlantique en sont au contraire infestées, au point de rendre toute baignade impossible. En général, pourtant, le requin ne s'avance jusqu'au rivage que pourchassé par le grand cachalot, qui lui fait une guerre d'extermination.

On sait que le requin a la queue placée de telle sorte qu'il doit se retourner sur le dos ou au moins sur le côté pour être en état de mordre sa proie. Sans cette difficulté, sa race



(Pêche du requin.)



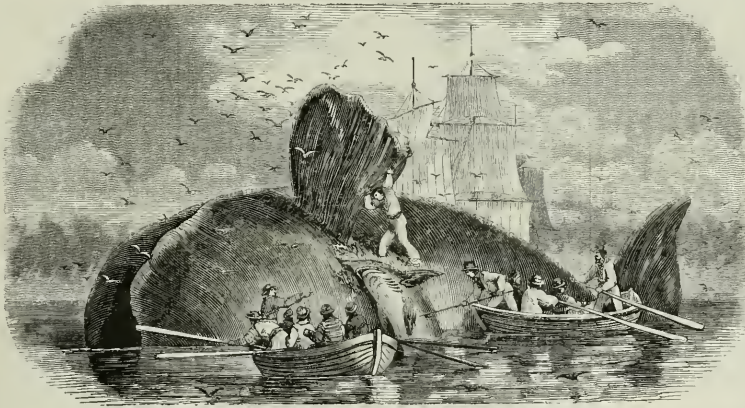
(Pêche du poisson volant.)

maudite dépeuplerait les mers. Le mouvement que fait nécessairement le requin, quoique très-vif, donne souvent au poisson le temps de s'échapper.

On raconte que les nègres profitent de ce même mouvement pour lui porter des coups mortels. En le voyant en position de s'élaner sur eux, ils plongent à contre-sens, passent sous lui et lui fendent le ventre. Des voyageurs peu dignes de foi ont souvent assisté à de pareils combats; nous laissons au lecteur la faculté de leur accorder créance.

Mille autres fables ont grandi la renommée du requin, dont l'histoire fantastique pourrait assurément présenter un attrait de curiosité, mais on trouve déjà tous ces contes charmants dans de gros livres scientifiques auxquels nous renverrons pour aujourd'hui.

On pêche le requin par l'ar-



(Pêche de la scie.)

rière, on harponne le marsouin sur l'avant du navire.

Quelques auteurs rangent le marsouin dans la famille des baleines, dont il serait la plus petite espèce, car sa longueur ne dépasse guère dix à douze pieds. Sa conformation extérieure n'a cependant que de vagues rapports avec celle de la reine des mers. Sa tête allongée présente plutôt de l'analogie avec le gron d'un immonde quadrupède dont on lui a parfois imposé le nom; sa gueule est garnie en haut et en bas de petites dents pointues. Il a sur la tête une ouverture par laquelle il rejette l'eau en soufflant, ce qui lui vaut encore le nom de *souffleur*, applicable surtout à la variété la plus grande, dont nous avons déjà parlé en faisant la description de la pêche des baleines (1).

(1) Voir la pêche de la baleine. *Illustration*, tome IV, page 250.



(Pêche du marsouin.)

Rien n'est plus singulier que les états d'une troupe de marsons nageant de conserve et se montrant par moments à la surface de l'eau; l'on croirait qu'ils se roulent sur eux-mêmes en tournant comme une meule; cette illusion est surtout produite par des ailerons qui ont environ deux pieds dans leur plus grande dimension et qui paraissent et disparaissent avec une étrange rapidité.

Le marsoin est très-pacifique; il ne se nourrit guère que de chevrettes et d'écorcans, mais il fournit un baril d'huile de très-bonne qualité, et les pêcheurs baleiniers eux-mêmes ne délaissent pas de le harponner lorsqu'il vient se jeter sous l'étrave du navire.

Son extrême agilité rend sa capture difficile; aussi n'est-ce point une mince gloire que de le frapper du premier coup de harpon.

Les marsons n'ont pas été l'objet de fables héroïques comme les requins; toutefois, les superstitions maritimes leur ont fait aussi leur petite part; «ils nagent toujours, disent les matelots, dans la direction d'où viendra le vent et navigent à sa rencontre; ils présagent le mauvais temps et passent pour être aveugles pendant un mois de chaque année.»

La scie ou espadon occupe une place beaucoup plus importante dans les récits des voyageurs et dans la mythologie de l'Océan. Quelques peuplades nègres en font un fétiche et un dieu.

Ce squelette dont la longueur totale atteint parfois une vingtaine de pieds est l'ennemi le plus féroce et le plus dangereux de la baleine; il la poursuit partout avec un acharnement infatigable et la menace de sa longue épée dentelée, arme terrible placée en avant au bout antérieur de sa tête.

La scie n'approche guère des navires, et l'on n'a que peu d'exemples de sa prise par les baleiniers eux-mêmes. Nous n'en pouvons citer qu'un seul:

Une pirogue baleinière ayant rencontré un espadon immobile et probablement endormi à la surface de la mer, le harponneur lui lança vigoureusement son for dans le milieu du dos. Heureusement l'embarcation s'écarta aussitôt, car l'animal se débattit avec une violence qui eût pu compromettre la pirogue et peut-être une partie des hommes qui la montaient. Après quelques convulsions, il entraîna le canot avec une vitesse extraordinaire. Le chef de la pirogue ne sut d'abord quel moyen employer pour en fuir avec l'espadon. C'était la première fois et probablement aussi la dernière qu'il chassât une scie; ce se détermina cependant, non sans hésitations, à faire haler sur la ligne afin de se rapprocher du redoutable squelette; mais à peine en fut-on à huit ou dix brasses que l'animal se débattit encore pour couler bientôt après. Alors on parvint à le ramener à flot au moyen du harpon et de la ligne qui était y fixée, et, le trouvant mort, on le remorqua.

Un dire d'un des pêcheurs de cette scie, elle n'avait que huit pieds de long, sa peau était d'une grande finesse, et d'une couleur grisâtre. Sa chair ressemblait beaucoup à celle de la bonite ou du thon. Ses yeux étaient grands et fort beaux.

Généralement on ne prend de scies qu'à la suite d'un de ces combats prodigieux qu'elles livrent aux baleines, spectacle à s'il est rare de voir, mais qui frappe l'imagination des navigateurs les plus blasés sur les grandes scènes de la mer.

Les espadons voyagent par bancs comme les baleines elles-mêmes, et les attaques sont parfois de véritables batailles sous-marines.

Lorsque les deux troupes se rencontrent, dès que les espadons ont traité leur présence par quelques bonds en l'air, les baleines se réunissent et serrent les rangs. Les scies de leur côté se forment en ligne, engageant l'action, et font:

...suivant leur amiral,
De cent combats divers un combat général.

L'espadon cherche toujours à prendre la baleine en flanc, soit que son instinct cruel lui ait révélé le défaut de la cuirasse, car il existe près des nageoires brachiales du céphalé une partie où les blessures sont mortelles, soit parce que le flanc offre une plus grande surface à ses coups.

La scie recule pour mieux prendre son élan. Si son mouvement échappe à l'œil fin de la baleine, la baleine est perdue, elle reçoit le coup de son ennemi et meurt presque aussitôt. Mais si la baleine aperçoit le squelette au moment où il se précipite sur elle, par un bond spontané elle s'élève hors de l'eau de toute la longueur de son corps et reboune toujours sur le flanc avec une détonation qui retentit à plusieurs lieues et blanchit la mer d'écume bouillonnante.

Le gigantesque céphalé n'a que sa queue pour défense, il tâche d'en frapper son dangereux ennemi et s'en débarrasse d'un seul coup s'il parvient à l'atteindre. Mais si l'agile espadon évite la fatale queue, le combat devient plus terrible. L'agresseur sort de l'eau à son tour, reboune sur la baleine et s'efforce non de la percer mais de la scier avec les dents dont sa défense est pourvue. On voit la mer se teindre de sang, la fureur du céphalé n'a plus de bornes. L'espadon le harcèle, le frappe de tous côtés, le tue, et court à d'autres victoires.

Souvent aussi l'espadon n'a pas le temps d'éviter la chute de la baleine et se borne à présenter sa scie agnée au flanc de l'animal gigantesque qui va l'écraser; il meurt alors comme Machabée étonné sous le poids de l'épaulant des mers.

Enfin la baleine bondit encore quelquefois entraînant dans l'air son assassin, et périr en faisant périr le monstre dont elle est la victime.

Or, maintenant, qu'on se représente sur une mer démontée, rougie par le sang des vainqueurs et des vaincus, deux troupes de ces animaux acharnés à s'entre-tuer; qu'on essaye de comprendre ce tumulte indescriptible, cette agitation, ces soufflements furieux, ces chocs terribles, ces rugissements sauvages, ces bonds désordonnés, ces assauts rapides, cette arène liquide qui frémit et gronde, cette tempête

produite par une lutte véritablement effroyable; qu'on voie ensuite la lice ensanglantée, houleuse encore, et roulant d'immenses cadavres immobiles; et l'on devra être saisi d'une horreur profonde.

Les combats héroïques des espadons contre les baleines pourraient assurément fournir la matière d'un poème étrange ou le grandiose le plus disparate et le plus bizarre. Un poème de sang chargé de corps monstrueux privés de vie, immolés les uns sur les autres, serait un tableau digne d'inspirer un rival du chantre de la *Batrachomyomachie*. Si le divin Homère n'a pas craint de célébrer les guerres des rats et des grenouilles, pourquoi l'un de ses fils en Apollon n'aborderait-il pas le récit des exploits de l'espadon et de la résistance formidable du géant des eaux?

Quant à nous, humble narrateur, nous croyons avoir rempli notre tâche, en indiquant un épisode tellement merveilleux, qu'on devrait encore le reléguer parmi les fables maritimes, si le Musée d'histoire naturelle ne renfermait nombre de défenses de scies antérieurement retirées de ventres de baleines.

Les pêcheurs arrêtés sur le champ de carnage recueillent les dépouilles sans dangers; et les héros des deux camps vont bouillir dans la même marmite.

Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs des noms donnés par les classificateurs à l'espadon ou scie, nous ne parlerons pas des distinctions établies entre les variétés diverses de ces animaux, aux nombres desquelles on a rangé parfois la licorne de mer ou narwhal, qui peut, du reste, être compté à juste titre parmi les plus dangereux ennemis de la baleine.

Par un triste privilège, le gigantesque céphalé, tout offensif qu'il est, se trouve en butte aux attaques d'une myriade de persécuteurs de toutes tailles; le voracé le rouge, le dard-pilote gladiateur ose venir lui dévorer la langue, l'espadon le scie et le perforé, l'homme le harponne, le requin s'acharne sur son cadavre et dispute ses restes aux albatros, aux dauphins et à tous les autres gros oiseaux maritimes.

Les licornes, dit-on, se frottent en pelotons serrés pour attaquer la baleine et la tuent pour ainsi dire à la baïonnette.

Comme la scie, la licorne de mer ou narwhal a la tête armée extérieurement d'une dent en spirale, longue de sept pieds et plus; cette dent se sert de la queue, se dirige en avant, et imite l'ivoire, ce qui tend à prouver que c'est non une corne maladroite le front de l'animal, mais une véritable dent. Toutefois, on a trouvé d'autres poissons à peu près du même genre et confondus sous la même dénomination qui méritaient complètement d'être traités de licornes, puisque leurs défenses sortaient du milieu du front.

L'on concevra que la question soit fort litigieuse, attendu que le narwhal ne se laisse prendre ni à l'hameçon, ni d'aucune autre manière. On ne peut guère le harponner. Il évite les navires dès qu'il la reconnaît ce ne sont pas de gros poissons. Mais s'il se trompe, s'il prend la carène d'un bâtiment pour le dos d'un cétacé, il se livre lui-même on laisse au moins sa corne offensive comme page de son aveugle bêtise.

Ce squelette, qui peut avoir jusqu'à trente et quarante pieds de longueur, s'éclaire, en ce cas, sur le navire, avec une violence et une force prodigieuses, perce les bordages, et occasionnerait une voie d'eau des plus graves si sa corne ne bouchait toujours le trou qu'elle a fait.

Lorsque le narwhal frappe par le travers ou par l'avant, pour peu que le sillage soit rapide, la défense casse près du bord, et l'animal s'enfuit. Mais quand l'attaque du squelette a eu lieu par l'arrière, comme son corps se trouve dans le sens de la longueur du bâtiment, on le remorque nécessairement jusqu'à ce qu'il tombe en décomposition. Si cependant la blessure a été faite à fleur d'eau, on scie la corne afin de n'avoir plus à traîner un fardeau qui entrave singulièrement la marche du navire. Enfin, si l'on n'a pu s'en débarrasser à la mer, on a soin, au premier point de relâche, de s'échouer afin d'en venir à bout.

Notre dessin représente une licorne prise de la sorte à l'île de France, près le port Maurice, en face de la montagne des Trois-Mamelles et du célèbre Peters-Boot.

Gilbert Gurney.

SOUVENIRS D'UN GENTLEMAN.

(Suite. — Voir p. 262, 282, 298, 314, 330, 342, 358 et 391.)

XX.

UN VOYAGEUR MÉCONNU.

Je conseille à quiconque se trouvera victime d'une mystification pareille, — c'est-à-dire égale, — à ce que qui venait de m'accabler, je lui conseille, dis-je, de s'écarter prudemment avant qu'elle ne soit devenue un texte à plaisanteries. En général, le meilleur moyen de paralyser la raillerie, c'est d'ôter aux railleurs le plaisir de voir la confusion où ils vous plongent. Me fiant à mon absence pour me protéger contre eux, je disparus de Londres le jour même qui suivit ma déconvenue, et j'allai chercher des consolations, — des consolations indirectes, — chez des gens à qui je laissai prudemment ignorer combien j'en avais besoin. C'était un couple aimable et bon, établi dans un confortable domaine aux environs d'Alisbury. L'hospitalité m'y prodigua ses douceurs, et je ne sentis ni le souvenir d'un bout de six semaines, lorsque le souvenir de ma mésaventure eut perdu toute son amertume première. Après bien des instances pour me retenir, on me conduisit en voiture jusqu'à Gosport, d'où je voulais prendre le bac pour passer à Portsmouth. Peu soucieux de compliquer un si court voyage, j'avais dépêché mon valet et mes malles directement à Londres par les voitures publiques, et n'avais avec moi que mon porte-manteau, un sac de nuit, un nécessaire. Ce bagage n'en peut court n'était pas imposant, mais je le trouvais déjà suffisamment incommode pour un homme seul.

A peine dans le bac, une pluie fine et serrée, contre laquelle nous n'avions aucun abri, vint m'apprendre toute la valeur du toit hospitalier que je venais d'abandonner, et me fit soupirer après l'heureux instant où j'aurais pu moi les portes d'un bon hôtel; heureusement Portsmouth n'en avait un dont la renommée me promettait pour le soir des compensations efficaces; l'auberge de la *Couronne*, enrichie par nos guerres avec le continent (1). J'y arrivai à la tombée de la nuit, dans un moment où la pluie tombait plus drue que jamais; un vent glacé me fouettait le visage, et semblait emporter au loin le bruit de la sonnette, que par deux fois je tirai vainement. Au troisième appel, un garçon me montra sa bême figure.

«Un diner, un lit! mi-dis-je avec un peu d'humeur. — Par ici, monsieur,» me répondit-il tout aussi brièvement, et me montrant le chemin, il me mena dans une vaste pièce, où la cheminée et quelques dineurs fumaient à qui mieux mieux. Mouillé, fatigué, contrarié, je pris en horreur cet appartement, cette société, et sans sembler au séjour et aux aises que je quittais, et, sans pouvoir me résoudre à franchir le seuil de la porte:

«Ne pourriez-vous me donner un salon à part?» Cette prétention, qui n'était pas d'accord avec ma pitoyable apparence, me valut un coup d'œil dédaigneux et surpris, de mon guide aux guêtres grises.

«Voici le *coffee-room*, me dit-il avec emphase, et je ne pense pas... (le drôle se permettait de penser!)... je ne pense pas qu'il y ait un salon libre... Monsieur a-t-il des bagages?»

Je pressentis toute la portée de cette insidieuse question, et ramenant sur mes jupes, pour me donner une apparence imposante, un col de chemise plus mouillé qu'au sortir de la lessive:

«Mes bagages sont avec l'homme qui les a portés.» Le garçon s'empressa d'aller vérifier cette assertion; il prit des mains du porteur mon exigue porte-manteau, mon petit sac, mon nécessaire, et un morceau de mépris, échangé entre ces deux marteaux, m'apprit à quel degré de l'échelle sociale ils me plaçaient sans façon.

«La fille! montez les effets de ce gentleman dans sa chambre à coucher!»

Rien qu'à la manière dont ce drôle avait accentué le mot gentleman, il était très-évident qu'il m'estimait à peine au-dessus de lui; et à l'alla, comme à regret, s'informer près du maître de l'établissement si l'on m'accorderait le droit de dépenser six à huit shillings de plus dans l'auberge, ce me permettant de me chauffer et de manger à part.

En attendant, la fille, — une espèce de Gorgone qui semblait arriver de Broddnigang en droite ligne, — tenant du bout des doigts mes pauvres effets, dont le simple contact lui semblait sans doute une dérogation, — la fille, dis-je, s'empressait de se débarrasser de moi.

«Sally! cria-t-elle. Quelles sont les chambres vacantes?... Un gentleman demande à coucher.»

«A la galerie supérieure se montra soudain une autre créature tout aussi horrible que la première.

«Quel gentleman?»

«Il vient par le bac de Gosport, répondit mon énorme conductrice.

«Ah!... (panse de quelques instants)... Nous n'avons que le numéro 218.

«Tout en haut! reprit la Gorgone, s'adressant à moi. — Je voudrais savoir, lui dis-je humblement, si j'aurai un cabinet pour dîner à part?»

«Vous l'aurez, reprit le garçon, qui revint sur ces entrefaites; je vais sur-le-champ vous le montrer.»

Ainsi fit-il; — et je ne l'oublierai de ma vie. C'était un petit bouge, dont un mince fenêtre ouvrait sous la porte cochère, et qui formait un triangle parfait, ni plus ni moins que les chapeaux à claque, dont s'a la mode. Le carreau y était recouvert d'un tapis sale et mal attaché, qui, sous l'effort des vents coulis, généralement admis par toutes les portes, onduilait comme une mer d'opéra.

L'aspect n'était rien moins que tentateur, mais j'étais trop jeune pour prêter grande attention à ces irrégularités peu confortables. J'acceptai donc par un signe, demandant seulement qu'on allumât un bon feu et qu'on m'apportât un tire-botte. Même avec cet utile instrument, il me fallut d'incroyables efforts pour sortir mes pieds enlêlés par la marche, de leurs enveloppes saturées de pluie; j'en vins à bout cependant, et lorsque je fus installé dans une bonne paire de pantoufles, je retrouvai le sang-froid nécessaire pour commander mon dîner, — un peu de poisson, et un poulet grillé avec une sauce aux mousserons. Ce sein pris, je m'acheminai, précédé de ma gigantesque Thais, vers la chambre qui m'était assignée pour la nuit.

L'horloge sonnait six heures au moment où nous commençâmes notre ascension, et, durant un laps de temps assez considérable, nous continuâmes à monter en ligne à peu près perpendiculaire; nous primes ensuite la direction du S.-O., après quoi nous gravâmes, avec une rapidité toujours croissante, une longue échelle à rampe, baptisée du nom d'escalier. Elle nous conduisit à une sorte de bévédère aérien, lanterne pentagone, dont trois côtés étaient clos par des châssis de verre, un quatrième donnant ouverture à la porte, et le dernier, — le seul qui présentait un obstacle solide à l'intempérie des saisons, — servait d'appui à un lit de l'aspect le plus misérable. Trait pour trait, voilà le n° 218.

«Eh! mais, remarquai-je, cette chambre n'a pas de cheminée?»

«Non, monsieur, répliqua Thais en me toisant des pieds à la tête... Est-ce que vous avez besoin de feu?... Nous n'avons pas d'autre chambre disponible... Celle-ci, de jour, est fort agréable; par un beau temps, vous distinguerez à l'œil nu le Phare aux Aguilles.»

L'heure d'une nudité quelconque, dans cette chambre, par un temps pareil, était faite pour donner le frisson, et je commençai à m'entretenir, en temps de guerre, est remplie de troupe qui s'entourait ou revêchait au pays.

mais une plainte des plus modérées, lorsque mon guide femelle, qui ne me paraissait pas disposée à écouter mes romances, y coupa court par la phrase sacramentelle : « Nous n'avons pas d'autre chambre, monsieur ! » Après quoi, elle posa d'une main ferme son flambeau d'étaïn sur une table de bois grossièrement peinte. Elle y posa aussi une serviette, — me seule ! — et un petit pain de savon jaune, notablement diminué par l'usage, qui ressemblait à un morceau de cire vierge. Puis elle disparut, tirant la porte après elle, de manière à ébranler tous mes nerfs et toutes les cloisons vitrées de ma fragile retraite.

Resté seul dans ce séjour maudit, Dieu sait à quelles sombres pensées je me livrai d'abord, mais à mesure que j'échangeais mes habits mouillés contre des vêtements secs, un peu de chaleur, un peu de gaieté, me revinrent ensemble ; je crois même que j'allai jusqu'à rire de mes infortunes, assis sur une espèce de fauteuil raclitique, supplément désirable de mon étroite couchette.

Ma toilette achevée, je quittai mon observatoire, et, pour parler le langage des aéronautes, je commençai à redescendre. C'était une entreprise compliquée et d'une nature très-délicate, car on s'expose à de terribles méprises en voyageant à l'aveugle dans une maison où le public a pris domicile. Je parvins cependant, guidé par l'instinct qui pousse les animaux vers leur nourriture, à reconnaître ce qu'on aurait pu appeler la partie habitable de l'auberge. Là, au bout d'un long corridor qui devait conduire aux appartements du premier étage donnant sur la rue, je rencontrai un groupe de jennes et de jeunes personnes qui semblaient s'être embusquées sur mon passage, et me regardaient avec la curiosité la plus marquée. Chez l'une d'elles, ce sentiment parvint à aller jusqu'à un respect, et j'eus lieu de m'en étonner, n'étant guère accoutumé, dans de tels lieux, à être vu vénéré. Sans oser demander d'explications, je suivis ma route d'un pas égal, et au tournant du corridor je me trouvai face à face avec la géante dont j'ai déjà entretenu le lecteur. A peine me fut-il possible de la reconnaître, tant sa physionomie avait changé ; cette figure saugave exprimait une frayeur respectueuse, et je crus qu'elle s'enfonçait à deux pieds dans la terre, tant fut profonde la révérence qu'elle m'accorda, au moment où je passais devant elle.

Ainsi qu'on va le voir, tout ceci n'était qu'un prélude.

XXI.

MÉTAMORPHOSE.

Cherchant, au juger et au flair, l'espèce d'étable où je devais me reposer, j'avais déjà mis le pied sur la première marche d'un escalier de service qui me paraissait devoir y conduire, quand je fus arrêté par un brave homme, de bonne mine, bien rond, habit bleu, boutons de cuivre, gilet blanc, enlôte noir.

« Votre appartement est par ici, monsieur, — me dit ce personnage imposant, rien de moins, s'il vous plaît, que le maître de l'auberge. »

« Je crois que vous vous trompez. On m'a mis au rez-de-chaussée, lui répondis-je un peu troublé de sa politesse. »

« Mille pardons ! répliqua-t-il, s'inclinant jusqu'à terre. C'était une erreur, une erreur maintenant réparée. Veuillez prendre la peine... Des lumières !... des lumières, par ici !... Donnez-moi de vous conduire... Des lumières, donc !... Par ici, monsieur. »

An même moment, s'ouvrit devant moi, — comme par enchantement, — la porte d'une jolie chambre ; un feu splendide rayonnait dans la cheminée, et les reliefs qu'il jetait me montrèrent, sur une table élégamment servie, une argenterie dans laquelle le pape lui-même aurait pu manger sans déshonneur. Ce n'est pas tout ; un grand lit de repos, tiré de son ancrage ordinaire, avait été amené au coin de la cheminée, et devant lui on avait placé une table à sofa où quelques livres, les journaux arrivés de Londres, un écrin d'argent muet de tous ses accessoires, m'offraient toutes les ressources de la lecture ou de la composition.

« Voilà, m'écriai-je, une chambre qui vaut bien l'autre ? »

Cette remarque, — expression naïve de mes sentiments, — fit sur mon hôte l'effet du sarcasme le plus poignant, et il allait balbutier je ne sais quelles excuses, lorsque, touché de son respect, je lui demandai mon diner. Il s'inclina silencieusement et disparut. Au bout de cinq minutes je le vis revenir, tenant lui-même à deux mains une énorme genelle d'argent remplie de soupe. Une procession de valets marchait à sa suite ; le premier portait une assiette d'argent ; le second, une cuiller ; le troisième, un citron ; le quatrième, je ne sais plus quoi.

« Je me suis permis, me dit mon hôte, — accompagnant ces mots d'une nouvelle révérence, — je me suis permis d'ajouter à votre menu cette soupe que vous n'avez pas demandée... S. A. le Stathouder, lors du passage de Son Altesse, nous a fait l'honneur de la trouver excellente. »

Une parole autorité ne me laissait pas le droit de réplique. J'accordai à mon hôte le bill d'indemnité qu'il réclamait de moi, et, sous ses yeux, ainsi que sous ceux de ses trois acolytes, qui ne perdait pas de vue un seul de mes mouvements, je me livrai une infâme potée de bouillon qui me parut ne ressembler à rien, du moins à rien de mangeable. Ce fut néanmoins devoir récompenser les bonnes intentions de mon hôte : c'était admirable soupe, il faut en convenir, m'écriai-je après la dernière cuillerée. Il me parut que cette approbation le comblait de joie.

Je demandai du madère. — Comme le génie de la Lampe merveilleuse, — mon hôte disparut encore, et je n'avais pas achevé la sauce destinée à mon poisson, que je revis devant moi cette figure attentive et somnolente, seulement le gaillard m'apportait une bouteille toute entière, et j'insinuai qu'une petite armoire avait suffi.

« Oh ! monsieur, me dit ce pourvoyeur assidu, vous en boirez ce qu'il vous plaira ; mais c'est été une pitée que de le décanter... C'est du Gordon, monsieur ;... il a fait deux fois le voyage des Indes orientales, et il est chez moi depuis quinze

ans... Il m'en reste à peine quelques bouteilles... — Un verre de suite ! ajouta-t-il, s'adressant à ses subalternes, et, modifiant à l'instant même sa voix impérieuse : — Permettez, monsieur, que j'aie l'honneur de vous le verser moi-même. »

Le moyen de résister à une si douce violence. Je commençais pourtant à être passablement ennuyé de tant d'attentions, et je fus ravi quand mon hôte quitta une troisième fois la chambre pour m'aller chercher mon poulet grillé. Jugez de ma surprise quand ce plat me fut apporté en compagnie de deux entrées, — un fricandeau et des côtelettes, — après lesquelles mon hôte m'apporta un second service composé d'une couple de béccases. — « Le temps m'a manqué, ajouta-t-il, pour faire mieux. »

Je ne revenais pas de tous ces empressements, d'autant plus merveilleux pour moi, qu'ils succédaient à une réception au moins ordinaire ; mais, bien qu'ils me fussent légèrement importuns, je n'aurais su comment m'y prendre pour m'en formaliser ouvertement. Aussi me bornai-je à dépêcher, le plus vite possible, ce diner d'étiquette sous le prétexte d'aller, comme autant de bouteilles, tous les serviteurs de l'hôtel semblant s'échapper après moi. Lorsque je fus parvenu à la concédant, à l'exception de l'un d'eux qui était resté pour mettre la chaudière en ordre, je songeai naturellement à l'emploi de ma soirée, et je lui demandai si le théâtre était ouvert ce jour-là.

La réponse fut affirmative. M. Pope, de Covent-Garden, jouait *Alexandre le Grand*.

« A quelle heure cela commença-t-il ? » demandai-je.

« C'est commencé, me répondit-il. »

« Pensez-vous que je trouverais de la place si, mon vin fini, j'essayais d'y aller ? »

« Oh ! monsieur, répliqua cet homme, avec l'air de la confiance la plus assurée, mon maître saura bien s'arranger de manière à ce qu'il y ait toujours place pour vous. »

Ceci était mieux que la civilité ordinaire des hôteliers, et le désintéressement dont on faisait preuve ajoutait au prix de ce service attendu ; aussi ne pus-je m'empêcher de le remercier avec une sorte d'effusion, déclarant d'ailleurs que je mettrai à profit la bonne volonté qu'on me témoignait. Un quart d'heure se passa pendant lequel je savourai à loisir mon claret, portant intérieurement la santé de mes hôtes quittés le matin ; peu à peu j'étais fondé dans une espèce de rêverie dont le charme n'est pas difficile à comprendre, quand mon hôte, — toujours actif, toujours zélé, — vint m'avertir qu'il, par ses soins, une place digne de moi m'était réservée au théâtre ; lorsqu'il me plairait de partir, il était prêt, me dit-il, à m'accompagner. J'eus beau lui répéter à plusieurs fois que cette dernière attention n'était pas nécessaire, que je connaissais Ports-mouffe, qu'il prendrait une peine inutile, et que la même phrase accompagnée d'un sourire indifférent.

« Oh ! monsieur, vos excuses sont trop bon. »

« A propos, lui dis-je, au moment où il quittait la chambre, je voudrais qu'on m'éclaircît... où plutôt, je pourriez-vous envoyer chercher mes gants et mon nombril, que j'ai laissés sur la table de ma chambre... le numéro 218, à ce que je crois ! »

« Pardonnez-moi, monsieur, répliqua l'hôte avec le même air piqué dont j'ai parlé plus haut ; votre chambre à coucher est à côté de celle-ci. C'est le numéro 2 ; je pense qu'on y a déjà porté de la lumière. »

Achevant ces paroles, il ouvrit à deux battants la porte de la chambre en question, où étaient entassés toutes les précautions du confort le plus exigent. Deux flambeaux brûlaient sur la table de toilette, et l'eau bouillante gémissait devant le feu dans deux énormes cafetières. Mon hôte me demanda, — non sans une certaine ironie, — si j'avais besoin de quelque chose, et, rassuré là-dessus, il se retira discrètement. Je chaussai de nouveau mes bottes, séchées et vernies avec un soin tout particulier, et, sommant pour annoncer mon passage, je descendis majestueusement les degrés.

Près du comptoir, sous le péristyle, quelques personnes étaient rassemblées, toutes animées du même désir curieux, celui de contempler ma figure, devenue tout à coup pour elles l'objet d'une admiration d'un intérêt qui m'étonnait. Elles semblaient devoir me retenir leur respiration, et observaient le plus religieux silence, à l'exception d'une vieille dame, qui se permit, — assez haut pour être entendue de moi, — d'appeler sur ma tête les bénédictions du ciel. Je n'osai la remercier de ce vœu touchant, et je gagnai la porte où m'attendaient l'empressement *landlord*, suivi de deux hommes qui portaient des lanternes allumées. Ils éclairèrent ma route vers le théâtre, et mon hôte me précéda de quelques pas, attentif à écarter tous les obstacles.

Mes atteinctions ainsi l'édifice dramatique, où l'on me fit pénétrer par une petite porte de côté, entrée particulière inconnue au vulgaire public. Un passage étroit, mais dont le carrelage était recouvert d'un épais tapis, nous conduisit dans une loge grillée donnant immédiatement sur scène. Là, se trouvait un gentleman qui me regarda des mains de mon hôte, m'offrit un excellent fauteuil, alla me querir le programme du spectacle, et me quitta dès que je parus n'avoir plus besoin de ses services. Je n'eus plus qu'à jurer un paix du jeu de Pope et, durant les entr'actes, de quelques divertissements que se donnaient, aux dépens du public, certains jeunes cadets de marine, installés avec des foudres de poste dans une loge d'avant-scène. Les exercices harmoniques auxquels ils se livraient, bien qu'assez mal appropriés à l'intérieur d'un théâtre, me plurent infiniment, sans doute à cause de leur nouveauté.

La pièce finie, je sentis que j'avais assez de plaisir comme cela, et me privai volontairement du vaudeville qu'on allait jouer. Cette modération dut me gagner le cœur de mes portelantiers qui m'attendait sous le péristyle du théâtre pour me reconduire à l'hôtel. Quoique fort surpris et un peu embarrassé de tant de cérémonies, je ne pus m'empêcher de me laisser faire, et je traversai de nouveau les rues avec ce cortège imposant.

Arrivé près du comptoir, j'y retrouvai les deux jolies per-

sonnes que j'avais rencontrées au bout du corridor en descendant de mes régions aériennes. Leurs yeux, animés par la curiosité, me parurent plus brillants que jamais et je regrettai le tort qu'elles faisaient à leur beauté en s'alambant, je ne suis pourquoi, de deux mouchoirs de soie orange étendus avec une espèce d'affectation sur des épaules faites pour briller au grand jour. Du reste, je n'eus pas le temps de me livrer là-dessus à de longues réflexions ; un simple coup d'œil de moi en fuite ces deux sylvides qui semblaient se reprocher d'avoir cédé, en m'attendant, à un entraînement indiscret et présomptueux. Elles battirent en retraite, les yeux baissés, et disparurent dans les profondeurs de l'office.

Quand je somnai pour annoncer que j'allais passer dans une chambre, Thias ne se montra point, — ce dont je lui suis gré, car elle me terrifiait ; — mais ce fut à sa place une petite blonde, aux traits mignons, au front plus blanc que la neige, aux cheveux plus blancs que l'or, et dont les tremlantes mains laissaient vaciller le flambeau qui elle portait d'une chambre à l'autre. Comme ses jeunes matrones, — en supposant que matrones elles fussent, — elle portait sur son bonnet un nœud de rubans orange. Partribuo cette uniformité de manières dont à quelque circonstance particulière, à quelque élection récente ou l'un des candidats avait adopté, comme signature distinctif de ses partisans, la malencontreuse couleur que je retrouvais de tous côtés. Meme j'aurais voulu m'en expliquer avec la jolie soubrette, mais ce fut à peine si elle put répondre, d'une voix comprimée par l'émotion, aux souhaits de bonne nuit que je lui adressai obligeamment ; puis, avec une révérence profonde, elle s'éclipsa sans rien ajouter ; et pour moi je me couchai de suite, éminemment satisfait des égards qu'on m'avait témoignés.

Il se se démentent pas le lendemain ; le déjeuner fut aussi complet que possible, et servi avec un cérémonial rigoureux. Quand je demandai une chaise de poste pour me conduire à Clitchester, mon hôte vint me dire obligeamment, — et avec force révérences, — qu'un gentleman de l'île de Wight lui avait laissé en dépôt une excellente calèche, et qu'il serait certainement très-heureux que je voulusse bien me servir. Je ne vis pas la nécessité de refuser ce bonheur à un compatriote inconnu, et, suivant mon habitude de ne jamais lutter contre un courant favorable, je me laissai gratifier d'une bonne voiture aux ressorts moelleux, aux coussins bien garnis.

Vint ensuite ce que les Français appellent le quart d'heure de Babelais. Je le conviens que la note de mes dépenses me parut légèrement enlaid ; mais on avait eu tant d'égards pour moi ; le vin de mon hôte était si bon ; sa cuisine si parfaite, — à l'exception, je dois le rappeler, de cette faneuse soupe approuvée par le Stathouder. Un seul article m'étonna. C'était une livre et un schilling payés au sonneur de cloches. Je me hasardai à demander quelques explications là-dessus. On m'informa que les cloches de l'église paroissiale avaient retenti le matin même avant mon réveil, — circonstance favorable, — en l'honneur de mon arrivée et de mon séjour. La chose me parut quelque peu bizarre, mais enfin elle était faite, et les cloches, après tout, ne pouvant être désignées, je payai, au grand dépitement de ma bourse, tout ce qu'on me réclamait. Puis je partis, escorté jusqu'à la voiture par des révérences et des salutations sans nombre. Mon hôte, chapeau bas, se tint sur le seuil de sa porte aussi longtemps que je pus le voir, et sa tête courbée, qu'il agita sans mesure, laissait aller par la rue des tourbillons de poussière blanche pareils à ceux que l'aquilon détache en hiver du sommet des Alpes.

XXII.

EXPLICATION.

Le temps dévoile bien des mystères. Vous verrez qu'un jour ou l'autre on saura qui était Jimius. Le lendemain de mon arrivée à Londres, un de mes amis, le colonel ..., se trouvant par hasard chez moi au moment où je m'habillais pour sortir,

« Vous avez là des bottes bien faites, me dit-il, jetant les yeux sur celles que mon valet de chambre venait d'apporter.

« Oui, répondis-je, car elles m'ont très-bien, ce qui est assez surprenant, car elles n'ont pas été faites pour moi. Mon condorner, homme assez mexcat, devait m'en envoyer une paire le jour où il quittait Londres. Elles ne se trouvent pas faites à temps, et il m'arrangea de celles-ci, destinées, je crois, au prince d'Orange. »

« En effet, vous ici est particulier, dit le colonel, mais à votre place je vais effacer le nom du prince, écrit à l'intérieur de la tige. Sans cette précaution, vous pourriez passer pour avoir volé les bottes de S. A. »

« Eh quoi ! repris-je fort étonné, le nom du prince est écrit là ? »

« Pour tout dire, le colonel me passa une des bottes où je lus en toutes lettres : S. A. R. le prince d'Orange, 789, 463. Ce dernier chiffre n'allait à rien moins qu'à établir un fait assez merveilleux : savoir que M. Pagez O'Shaughnessy, mon condorner, avait fait, avant celle-là, 789, 464 paires de bottes. Mais ce n'est pas là ce qui me préoccupait le plus.

« Je venais d'enlever la vérité, je venais de comprendre tout à coup par quel singulier phénomène j'avais trouvé, à l'auberge de la Couronne, tant d'empressement et de respect, tant de mouchoirs de soie jaune, tant de porte-lanternes, tant de beautés tremlantes sans mon regard, tant de vieilles femmes disposées à me bénir, et finalement une soupe si particulièrement recommandée par l'approbation de S. A. le Stathouder.

« Bien que ma vanité pût en souffrir, j'étais forcé de me rendre à moi-même ce témoignage que j'avais été fêté, admiré, choyé, escorté, complimé, — et finalement que les cloches avaient sonné pour moi, — le tout, hélas !... à propos de bottes.

(Theod. Hook's Popular Tales.)

(La suite au prochain numéro.)

O. N.

Les Modèles, études d'atelier par M. Damourette.



(Pose pour les mains des princesses, des duchesses, etc.)



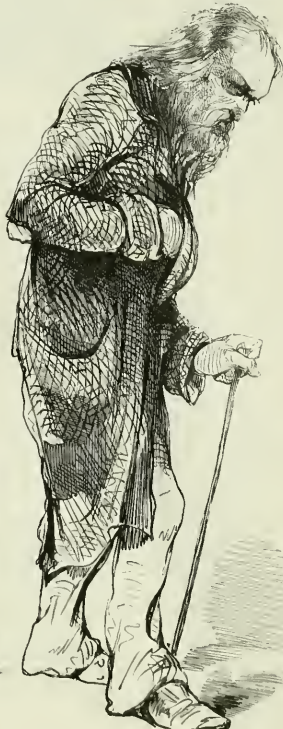
(Homme et femme modèles)



(Pose pour la Charité.)



(Pose les anges)



(A posé pour Léonidas.)



(Ne pose que chez les maîtres.)



(A posé les Grâces à 17 ans.)

Les Modèles, études d'atelier par M. Damourette.



(Modèle de torse.)



(Modèle d'ensemble au repos.)



(A posé le pantalon du duc de C...)



(Modèle d'ensemble.)



(Pose dans les ateliers d'élèves.)



(Pose la tête d'expression avec une légère teinte de mélancolie, de colère, de joie, etc.)



(Résultat d'une semaine de pose.)

DERNIÈRES PRIMES DU JOURNAL L'ÉPOQUE

Les nouveaux abonnés du 1^{er} MARS au journal L'ÉPOQUE recevront gratuitement à Paris, et franco dans les départements à titre de prime. — LES NOUVEAUX ABONNÉS DE TROIS MOIS : 1^o tout ce qui aura paru, du **FILS DU DIABLE**, ROMAN EN 4 vol. par **PAUL FEVAL**. — 2^o Dans le format du journal, **LA GORGONE**, ROMAN EN 6 vol. par **G. DE LA LANDELLE**. — LES NOUVEAUX ABONNÉS DE SIX MOIS recevront : 1^o Tout ce qui a paru du **FILS DU DIABLE**. — 2^o Les 6 vol. du **PECHE DE M. ANTOINE**. — 3^o les 6 vol. de la **GORGONE**. (LE TOUT D'UNE VALEUR DE 400 FRANCS.)

Prix : pour PARIS : 5 mois, 14 francs ; 6 mois, 22 francs. — DÉPARTEMENTS : 5 mois, 15 francs ; 6 mois, 26 francs.

NOTA : Il ne reste plus qu'un nombre très-limité d'exemplaires du **PECHE DE M. ANTOINE** et de la **GORGONE**, ces nouvelles primes cesseront donc au plus tard dans les dix premiers jours de mars.

LES BUREAUX SONT A PARIS : 3, BOULEVARD MONTMARTRE.

ODONTINE et ÉLIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT A PARIS, CHEZ M. FAGUER, RUE RICHELIEU, 95 ; ET CHEZ TOUTS LES PARFUMEURS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

3 FRANCS **PILULES STOMACIQUES** LA BOITE

Seules autorisées contre la Constipation, les Vents, la Bile et les Glaires. — Pharmacie COLBERT, passage Colbert.

ENTREPOT

Rue Richelieu, n° 26.
PARIS.

ALIMENTATION DES ENFANTS.

DÉPÔTS

Dans toutes les villes
DE FRANCE.

La substance la plus convenable et la plus facilement digérée par les jeunes enfants est sans contredit le **RACAHOUT DES ARABES** de DELANGRENIER. Cet aliment léger et délicieux est le seul qui ait été approuvé par l'Académie royale de Médecine, seule autorité qui offre garantie et confiance ; aussi ne doit-il pas être confondu avec les imitations et contrefaçons qui surgissent chaque jour et qui souvent n'ont que l'avantage d'être in digestes ou irritantes.

LONGUEVILLE,
10, rue Richelieu, près le Théâtre-Français.

CHEMISES.

PANSEMENT DES VESICATOIRES

Facile, régulier, inodore, avec PÂME-CONFESSE et SERRE-BRAS

D'ALBESPEYRES,

Faub. St-Denis, 84, et dans les pharm. de province et de l'étranger.

RHUMES, IRRITATIONS, INFLAMMATIONS

Le SIROP ANTI-PHLOGISTIQUE DE BRIANT, de plus en plus apprécié pour le traitement des irritations et inflammations de la poitrine, de l'estomac et des intestins, est prescrit avec un succès toujours croissant par les plus célèbres médecins de la capitale, membres de l'Académie et de la Faculté royale de Médecine. Ce sirop est, en effet, la préparation la plus efficace pour combattre les plus cruelles maladies d'où résultent les RHUMES, CATARRHES, CRACHEMENTS DE SANG, CROUPS, COQUELUCHE, DYSSENTERIES, etc., etc. — Pharmacie BRIANT, rue Saint-Denis, 157, et dans toutes les pharmacies.

46.R. DE LA VERRERIE SPÉCIALITÉ 46.R. DE LAVERRERIE
CAFÉ COUDRAY DE CHARTRES
AROME SUPÉRIEUR ÉCONOMIE D'UN TIERS

Ce café, torréfié sans évaporation, conserve son arôme, sa force. C'est le même qui se vend chez CHEVET, Palais-Royal, et AYMES, hazar Provengal.

LE CHOCOLAT MÈNIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité la cupidité des contrefacteurs. Sa forme particulière et ses enveloppes ont été copiées, et les MÉDAILLES dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Les amateurs de cet excellent produit voudront bien exiger que le nom MÈNIER soit sur les étiquettes et sur les tablettes.

Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez un grand nombre de pharmaciens et d'épiciers de Paris et de toute la France.

LIMONINE.

Avec quatre ou cinq gouttes de ce précieux EXTRAIT DE CITRON, on convertit instantanément un verre d'eau sucrée en une excellente limonade. La LIMONINE est également convenable pour punch, glaces, préparations culinaires, etc. — Un flacon de 2 fr. suffit pour faire plus de 120 verres de limonade. — Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez MM. les épiciers de Paris et des départements.

CHAPEAUX DE GROS D'AFRIQUE, 12 FR. Moire, satia, pure soie, 20 fr.; bonnets, turbans, etc., 5 fr., 10 fr., 15 fr., 20 fr., etc. Maison ALBER-HENRY, 18, rue Besse-du-Rempart, Chaussée-d'Antin.

Prix : 2 francs.



EAU DE TOILETTE
de la
DUCHESSE,
DISTILLÉE PAR
DEMARSON et CHARDIN
Fournisseurs du Roi.
15, RUE SAINT-MARTIN.

Prix : 2 francs.

On s'abonne à Paris, rue Saint-Joseph, 6.

PRIMES AUX ABONNÉS DU JOURNAL LE COMMERCE

Les abonnés du journal *le Commerce*, en renouvelant leur abonnement et les nouveaux abonnés ont droit à une prime en volumes à choisir dans la Bibliothèque CAZIN, charmante collection de romans, publiée par M. PAULIN, éditeur, savoir : Abonnés d'un an, 8 vol. ; — 6 mois, 4 vol. ; — 3 mois, 2 vol. ; soit à la feuille commerciale, soit aux deux feuilles réunies. Ouvrages déjà publiés dans la Bibliothèque CAZIN : Eugène Sue, *les Mystères de Paris*, 10 vol.,

— *le Juif Errant*, 10 vol., — *Mothide*, 6 vol., — *la Salamandre*, 2 vol., — *Atar-Gull*, 1 vol., — *Paulin Monty*, 2 vol., — *Arthur*, 4 vol., — *le Marquis de Létoirères*, 1 vol., — *Plick et Plock*, 1 vol., — *Delegar*, 1 vol., — Louis Reybaud : *Jerome Paturot*, 2 vol., — Alphonse Karr : *Genesio*, 2 vol., — Jules Sandeau : *Marianne*, 2 vol., — La Bibliothèque CAZIN formera 200 volumes.

LE BATARD DE MAULÉON, ROMAN EN 4 VOLUMES, PAR M. ALEX. DUMAS,

Paraît, depuis le 20 février dans LE COMMERCE.

LE COMMERCE, reconstitué, restera journal politique et littéraire ; mais en même temps il justifiera son titre comme organe des intérêts industriels, agricoles, des chemins de fer, des travaux publics, des ports et marchés.

Sa feuille commerciale, imprimée le matin après l'arrivée des courriers, donne le cours des effets publics et des marchandises sur toutes les places vingt-quatre heures avant tout autre journal.

FEUILLE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. PARIS : un an, 40 fr. ; — 6 mois, 22 fr. ; — 3 mois, 12 fr. — DÉPARTEMENTS : un an, 48 fr. ; — 6 mois, 25 fr. ; — 3 mois, 13 fr. BULLETIN DU COMMERCE (feuille quotidienne), au même prix que la feuille politique. — LES DEUX FEUILLES RÉUNIES : un an, 60 fr. ; — 6 mois, 30 fr. ; — 3 mois, 15 fr. (Affranchir.)

Le Carnaval.



(Le Mardi gras.)



(Le Mercredi des Cendres.)

Correspondance.

A M. L. B., à Paris. — Nous l'insérerons. Mille remerciements.

A un Abonné, à Douvres. — L'une finit le 15 mars; l'autre commence le même jour, et restera ouverte jusqu'au 15 mai.

A M. H. L., à Leeds. — On a chez vous, monsieur, une manière de voir toute singulière. En avez-vous fait part à M. Cruikshank? (Affranchir.)

A M. S., à Lyon. — La maxime n'est pas neuve, mais elle est absurde.

A M. E. S., à Beaugency. — Vous verrez cela. C'est tout un panorama de votre chemin d'Orléans à Tours. L'Illustration se met pour vous en frais de magnificence. Il est vrai qu'elle fera de même pour tous les chemins; chacun son tour. Ainsi, vous ne nous devrez de remerciements qu'en votre qualité d'abonné.

A Divers. — Il est impossible de donner d'avance le programme d'une publication qui a surtout pour objet de mettre sous les yeux de ses lecteurs l'actualité, c'est-à-dire les événements qui se produisent chaque jour, et qu'il est impossible de prévoir. Nous venons de dire ce que nous promettons au chemin d'Orléans à Tours; nous le promettons également au chemin du Nord, à celui de Saint-Germain, au chemin de Sceaux et au chemin de Vierzon. — Nous avons promis la description et les vues des ports de France; nous ne tarderons pas à commencer cette série. — Nous avons déjà donné Fontainebleau; nous continuerons la série sous ce titre: les Résidences royales; Saint-Cloud et Neuilly d'abord. Nous commencerons une histoire et une revue des villes de France; chaque ville aura son tour, et ses pages illustrées. — M. R., abonné de Paris, nous recommanda l'exposition des tableaux; nous le renvoyons à notre collection pour apprécier du passé ce que nous ferons cette année, et toutes les années suivantes. — A M. J. T., qui paraît affectionner les caricatures, nous promettons des dessins de Cham, et notamment l'histoire des Lo-Ways retournant dans leur patrie pour y porter les bienfaits de la civilisation. — Pour ceux qui aiment les peintures de murs populaires, nous aurons le tableau des théâtres de Paris dont la destruction est annoncée et qui méritent de survivre à leur destruction dans une page historique et dans les croquis d'un dessinateur au crayon empoussié. — Enfin, la plume élégante qui a donné à l'Illustration les *Proverbes de Paris*, continuera, avec le concours de nos habiles dessinateurs, cette charmante revue en commençant par les quais, les Champs-Élysées et le Jardin des Plantes. — Et ce n'est pas tout.

Les abonnements
à L'ILLUSTRATION
qui expirent le 1^{er} Mars doivent
être renouvelés pour ne point être
interrompus dans l'envoi du Journal.
S'adresser aux Libraires dans chaque
ville, aux Directeurs des Postes et des
Messageries, — ou envoyer franco
un bon sur Paris, à l'ordre de
M. DUBOCHET,
rue Richelieu, No 60

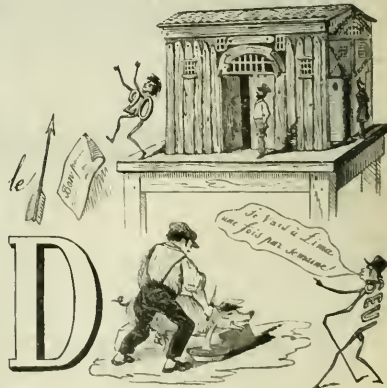
ON S'ABONNE chez les Directeurs de postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAHOFF, libraire-éditeur, rue Némestromskaïa, officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinói-Dvor, 22. — F. BELLEZARD et C^e, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOIS, libraires.
Chez V. UEBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).
A NEW-YORK, au bureau du *Courrier des États-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.
A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontana de Oro.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.
(L'argent donne des amis en masse.)



JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C^e, rue Damiette 2.



TABLE DES GRAVURES.

AGRICULTURE.
Insectes nuisibles à l'agriculture. — Dix-sept figures 251
Maladie des pommes de terre en 1845. — Six figures 112

BEAUX-ARTS.
Barrière du Trône. — La Victoire, par M. D. Shavifs 124
— Génie de l'Industrie, par M. Simart 1d.
— Saint Louis 1d.
— Philippe-Auguste 1d.
Eaux-fortes, d'après Decamps. — Le Singe et le Miroir 224
— La Grenouille et le Baruf 1d.
Envois de Rome. — Nausicaa se séparant d'Ulysse. — Premier prix de paysage historique, remporté par M. Charles Benouville 68
— Thèse trouvant sous une roche l'épée de son père. — Premier prix de sculpture, remporté par M. Guillaume 1d.
— Jésus, dans le Prétoire, insulte par les soldats. — Premier prix de peinture, remporté par M. François-Léon Benouville 1d.
Exposition de Bruxelles, 1845. — Les Chiens et le Porroquet, tableau par M. Verbeeckhoven 244
— Groupe d'enfants, sculpture de M. Leclercq 1d.
— Le Marchand de bijoux, tableau par M. Madon 245
— Un Hiverneur à la Nouvelle-Zélande, tableau de M. Wilkooip 1d.
Exposition de la galerie Bonne-Nouvelle. — Vue de la travee où sont exposés les tableaux de M. Ingres 376
— Dessin à la plume, par M. Géricault, appartenant à M. Mareille 1d.
— La Fête de la République, dessin de M. Charlet, appartenant à M. Belloc 377
— La queue de la République, dessin de M. Charlet, appartenant à M. Belloc 1d.
— Scène de brigands, tableau de M. Leopold Robert, appartenant à M. le baron de Fomencourt 1d.
Guillaume de Nassau (statue de), dit le Taciturne, par le comte de Nieuerkerke 4
Jean Bart (statue de), par M. David (d'Angers), inaugurée à Dunkerque le 7 septembre 1845 44
Kristna (Le), tableau indou offert au Musée par M. Eugène Sise, au nom de M. le comte d'Esroy 144
Martignac (statue de M. de), par M. Foyatier, inaugurée à Miranout le 18 septembre 1845 80
Metz (la peinture à). — Mobsouneurs, portraits, dessinés par M. E. Andin, d'après le tableau de M. Marechal 136
— La tasse de café, tableau composé et dessiné par M. Aimé de Lenoir 1d.
— Le grand mauvais sujet, composé et dessiné par M. Théodore Devilly 1d.
— Souvenir de Lorraine, paysage peint et dessiné par M. Auguste Rolland 137
— Souvenir des Voges, peint et dessiné par M. Laurent Pelletier 1d.

Metz (la peinture à). — Environs de Metz, paysage peint par M. Auguste Mennessier, dessiné par M. E. Andin 137
Musée algérien à Paris. — Musique de Konstant My, près de Constantinie 256
Napoleon (statue de), par Bossi, qui couronne la colonne de Boulogne 105
Peinture de la coupole de l'église Saint-Thomas-d'Arquin. — Table ou principal de la coupole, par M. Blondel 332
— Saint-Dominique, par M. Blondel, peudentif 1d.
— Saint-Thomas-d'Arquin, par M. Blondel, peudentif 1d.
Verrières de l'église de Haguenau, par M. Marechal. — Vitré de la haute nef. — Figure du prelat qui a inauguré l'église 196
— Fragment d'un vitré de l'avant-choeur 1d.
— Vitré des bas-côtés. — Le Christ au Jardin des Oliviers 197

CARTES ET PLANS.
Carte à vol d'oiseau de l'extrémité occidentale de l'Algérie 100
Carte des Chemins de Fer d'Allemagne, Gizeh (plan topographique du col de) et des trois grandes Pyramides 149
Maroc (plan des Pyramides de), en Nubie, groupe du Nord 450
Obligado (plan du combat naval de l') 356
Plan des chemins de la ville de Saint-Petersbourg adjacents à la Neva 53
Panjab (carte du) 300

CARICATURES.
Aspect du pont des Arts, après la suppression du passage 320
Aventures anciennes et nouvelles d'un chasseur commun. — Quarante-huit gravures 28-44
Carte des chemins de fer anglais, d'après le Punch 117
Caricatures sur l'Odéon. — L'Odéon ayant la direction de M. Bocage. — Les stalles, le parterre et les acteurs 212
— M. Bocage, martyr 1d.
— M. Bocage exhumant Saint-Genest 1d.
— L'Odéon sous la direction de M. Bocage 1d.
— Une Vénus 213
— Tableau de M. Eugène Delacroix 1d.
— Tableau de M. Th. Gautier 1d.
— Tableau de M. E. Delacroix 1d.
Diverses manières de se garantir du froid. — Douze gravures, par M. Jules Noël 132-133
Etude du caractère par la chaussure, d'après Cruikshank. — Deux gravures 46
Etudes physiognomoniques et morales faites au Louvre, par M. Daumourette Douze gravures 156-157
Etudes comiques sur le magnéti-me, par Cham. — Vingt-cinq gravures 284-285
Garde nationale du grand-Juche de Gerolstein. — Dix gravures 92-93
Homme (l') étant plus faible que Dieu, il doit nécessairement se reposer deux jours dans la semaine 64

La pensée et la promenade sont les droits de l'homme 128
Nardi (le gras) 416
Mercredi (le) des veudres 1d.
Moldées (les), études d'atelier, par M. Daumourette. — Quatre gravures 413
Ouverture d'un hospice destiné aux actionnaires des chemins de fer 129
Paris à la campagne. — Seize gravures, par Seignourgens 108-109
Plus de maisons liguées! — Nouveau système de constructions actuellement en usage à Paris 340
Portrait en pied de M. X. — L'original appartient à M. 160
Projets d'améliorations à introduire dans l'uniforme actuel de la Garde nationale, par Cham. — Vingt-une gravures 389
Quatorze de Nabuco au Théâtre-Italien 388
Quelques types des spéculateurs des Chemins de fer. — Dessins d'après nature à la Bourse de Paris, par M. Etienne Loriszy 141
Quelques épisodes de l'épopée des Chemins de fer, par Cham. — Dix-huit gravures 228-229
Tribulations de la Garde nationale, par Cham. — Proface d'un projet de réforme. — Quatorze gravures 381
Un lion frisé 128
Un lion défrisé 1d.
Un aéroplane et ses spectateurs. — Deux gravures 160
Un homme-alfiche 1d.
Une séance du Concours de l'Aggrégation, à la Sorbonne 125

FLEURONS — OULS DE-LARPE — ORNEMENTS.
Courrier de Paris (en tête du) 195
Titre de la romance intitulée : le Chaat des Anges 12
Titre de la romance intitulée : Un patit sou 76
Vignettes et fleurons divers 15-126-207

HORTICULTURE.
Flore d'Amérique. — Seize gravures 60-61

MÉCANIQUES. — MACHINES. — PROCÉDES NOUVEAUX.
Brise-lames flottant. — Détails, quatre figures 349
— Expérience dans le port de la Giota 1d.
Canot de sauvetage insubmersible. — Quatre figures 46
Chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain. — Trois figures 197
Clouche obtenu par le galvanisme 336
Nouveau pont fixe sur la Neva, à Saint-Petersbourg. — État des travaux pendant l'hiver de 1845 53
— Elevation 1d.
Nouveau système de grille pour le charbon de terre 336

MÉDAILLES.
Médaille décernée aux membres du comité de conservation des monuments historiques, par Barre 73
Médaille frappée en souvenir de la célébration du centième anniversaire de la naissance de Pestalozzi 368

MODES.
Amenblement. — Vase à fleurs 384
Bijouterie. — Femme de canne et bagues 332
— Longon et épingle 1d.
Châtelaine, par Fremout-Venrice 64
Costume d'amazone 176
Toilette d'apparat d'un magyat hongrois 192
— Poignée du sabre 1d.
— Accessoires du sabre et du costume 1d.
— Six dessins 288
Orfèvrerie. — Encrier 80
Toilette du matin 128
Toilette d'hiver 210
Toilettes de ville 304
Toilettes d'homme 352
Toilettes de bal 384

PORTRAITS.
Abon-Madian (le sultan) 233
Charlet 293
Goblen (Richard), fondateur de la ligue anglaise contre la loi des cercles 232
Compagn (le lieutenant general comte) 230
Delarocque (madame Pam) 272
Dreux-Brze (M. le marquis de) pair de France, decede le 21 novembre 1845 193
Kant 21
Ki-Hing, d'après un portrait du peintre chinois Lanquoa, communiqué par M. de Ferrière 169
Kolombeski, doyen de l'armée française, âge de cent un ans 4
Labatut (M. Lafor) 277
Larroque (M. Labbe), d'après un dessin du teteau Eleouet 308
Mohammed-ben-Ahmed, d'après un dessin de M. de La Paquerie, second du *Té-Lee* 53
Molline de Saint-Yon (M.), ministre de la guerre, statuette par M. Hippolyte Savoyant, hautenant au 66e de ligne 177
Montagne (le lieutenant colonel de), mort en Afrique le 21 septembre 1845, d'après son portrait peint par lui-même, et communiqué par son frère, M. de Montagnac, de Sedan 145
Negus-Schah-Salassé, roi de Choa 216
Palmerston (lord) 244
Piscatory (M.), ambassadeur de France en Grèce 113
Portalis (M. J. E. M.) 21
Radour (lord) 232
Royer-Collard, decede le 4 septembre 1845 17
Sénarour (M. de) 341
Sid-el-Hadj Abd-el-Kader Ben-Mohammed-Achacha, ambassadeur du Maroc 305
Sidi-ben-Ayet, envoye du bey de Tunis 21
Simonde de Sismondi 21
Thompson (le colonel) 232

Vigny (M. Alfred de), de l'Académie française. 353
Wellington (lord). 241

PROBLÈMES D'ÉCHECS.

Problèmes d'échecs. 38-208

REBUS.

Rebus 16-32 48 64 80-96-112-128 144 160-176
-192-208-224-240-256-272-288-304 320-336
-352-368-384 400-416

SCÈNES DE L'ALGERIE.

Combat du Typhon, d'après un dessin fait sur les lieux. — Mort du colonel Berthier. 81
Costume des femmes algériennes. — Huit gravures. 276-277
Écote juive. 180
Expédition dans le Petit-Désert. — Borzina. 168
— Femme de tassoul. 168
— Regab du sud. 161
— Bab-el-Sahrah. 161
Inauguration de la statue du duc d'Orléans, à Alger, le 28 octobre 1845. 161
Mise aux fers des Mohamed-ben-Alioued, d'après un dessin de M. de La Poppe, second du *Vlcock*. 52
Oudres chinoises (les), à Alger. 301
— Scènes de la pièce intitulée *Gargouss*. 189
Suaugone juive. 382
Types des populations indigènes de l'Algérie. — Hommes. 392
— Femmes. 393

SCÈNES DRAMATIQUES.

Andrion-Comique. — *Les Monoparties*. — Le camp royaliste, 2^e acte, 1^{er} tableau. — La petite maison, 3^e acte, 2^e tableau. — La fuite en mer, 5^e acte, dernier tableau. 148
Cirques-Olympique des Champs-Élysées. — Les Dansesuses moresques. 52
Cirques-Olympique. — *Les Éléphants de Païgde*. 244
— Scènes diverses du *Cherul du Doble*. 373
Gymnase. — *La Loi salique*, 2^e acte, scène dernière. 300
Odéon. — *Digènes*, 1^{er} acte, salle à manger d'Aspasie. 363
Opéra. — *L'Étoile de Séville*, 4^e acte, scène dernière. 265
Opéra-Comique. — *Les Monoparties de la Reine*, 2^e acte, scène dernière. 373
Porte-Saint-Martin. — *Marie-Jeanne*, 4^e acte; Marie-Jeanne, madame Barval; madame de Bussières, mademoiselle Gravez; le docteur Appiani, M. Grailly. 180
— La troisième galerie, le jour de la 1^{re} représentation de *Marie-Jeanne*. 140
Théâtre-Italien. — *Nabuchodonosor*, 2^e acte, scène huitième. 129
— *Genio de Ferrara*, 1^{er} acte. 265
Variétés. — M. B. offic, dans *le Mousse*. 333
Vaudeville. — *L'He de Robinson*; Yvonne, Arnel; Robinson, Amant; Zoy, mademoiselle Figeac; Aspasie, madame Ozy. 165

SCÈNES DE TRIBUNAUX.

Vol commis chez un bijoutier de la rue Saint-Antoine. 196

TYPES ET SCÈNES POPULAIRES.

Bal de l'Opéra, le mardi gras. — La sortie, Cambou. — Danses basques sur l'emplacement du jeu de paume de Cambou. 121
— Jeune Basquaise essayant le canot destiné à madame la duchesse de Nemours. 141
— Église d'Ishtaritz, route de Bayonne à Cambou. 141
— Ménétriers basques accordant et exécutant la sonnerie. — Danses basques en costume de grand gala. 141
Compagnons du tour de France. — Le Réceptif n. 184
— Le rouleur et l'embancheur. 141
— L'embancheur payant sa bienvenue. 141
— Le départ. 185
— La Merce. 141
— Arrive chez la Mère. 204
— L'Atelier. 141
— La Fête. 141
— Le Mariage. 245
— Type du compagnon charpentier. 141
— Type du compagnon cordonnier. 141
— L'Enterrément. 141
Fêtes populaires du midi de la France. — La Grèche. — Dessin de M. Letauivre. 264
— Le Gros Souper. — Dessin de M. Letauivre. 141
— Un Attrapé. — Dessin de M. Letauivre. 181
Laitières suisses. 181
Mabille (le bal). — A la porte du bal Mabille. 56
— Entrée du bal Mabille. 141
— M. Chicard. 141
— L'intérieur du bal Mabille. 141
— Une habitude. 57
— Un habitué. 141

Mabille (le bal). — Une reine future. 57
— Le jeu du Pigeon, au bal Mabille. 141
— Un bouquet du jardin Mabille. 141
— Arrivée de la reine Pomare. 141
— Sortie du bal Mabille. 141
— Sortie de la reine Pomare. 184
Marchande de gravures. 184
Marchande de plaisirs. 141
Promenade de Zagobert. — Bouf-gras du Carnaval de 1846. 404

VARIÉTÉS.

Animaux nouvellement arrivés au Jardin des Plantes. — Phalanger. 84
— Tatous. 141
— Lori. 141
— Cochon du Brésil. 141
— Oies riennes. 141
— Gibbon gris-brun, de Java. 141
— Dombouilles de Numidie. 141
— Arrivée de Ropafavour. — État actuel des travaux. 5
— État définitif. 141
Assassinat de Jovahir-Sing, vizir de Lahore. 213
Aveyron (Forges et Fonderies de). — Decazeville. — Vue intérieure de la halle des bants fourneaux. 279
— Teyvre d'un haut fourneau. 141
— Chaudière à air chaud. 141
— Vue générale. 280-281
— Machine à broyer la castine et le minerai. 280
— Costume des chauffeurs des hauts fourneaux. 280-281
— Moteur à action des rails. 281
Bade (Ouverture des Grands de). 209
Bal de charité donné à la mairie du 1^{er} arrondissement. 341
Bal donné à l'École Lambert, au profit des Polonais. — Escalier pratique sur le quai d'Anjou, pour l'arrivée des voitures. 405
— Salon de danse construit dans le jardin de l'hôtel Lambert. 141
Banquet des maîtres imprimeurs et des ouvriers typographes. — Le 28 septembre 1845. 89
Banquet donné à l'Hôtel-de-Ville, le 11 janvier 1846, aux princes de la famille royale, par les conseils généraux de l'Agriculture, du commerce et des manufactures. 325
Bénédictin du Bambino, à Rome. 289
Chapel (le) des Anges. 12
Chapelle. — Mise à l'eau du M. à Asnières, le mardi 9 décembre 1845. 236
Colonne de Bordenau, ou de la Grande. 37
Colonne de Doulogue, commencée en 1804, en mémoire de la distribution faite par Napoléon à l'armée française des croix de la Légion d'Honneur, achevée par les soins de M. Henry, architecte, au mois de septembre 1845. 105
Costumes de l'empire russe, dessins, d'après nature, par Wassili Timin. — Seize gravures. 312-313
Concours de tableaux, à Mont-de-Marsan. 21
Débarquement d'Ibrahim-Pacha, à Foulon, le 27 mars 1845. — Dessin de M. Letauivre. 225
Derniers apprêts du bal de l'Association des artistes, à l'Odéon. 340
Doris (Naufrage de la golette la), dans le golfe de France, le 15 septembre 1845. — Échange des ratifications du traité entre la France et la Chine. — Dessin de M. Boregt. 169
Gérard (le tueur de lions), marchal-dus-logis aux spahis d'Afrique. 116
Hélène d'Alphonse, jumeaux unies. — Les Hommes militaires maritimes. — Salut de l'Épave au commandant. — Salut de. 140
— Réception du commandant à bord. 141
— Pavois de l'Étes. 141
— Salut international. 141
— Hommes fiancés. 141
Inauguration de la colonne élevée à Lille, en souvenir du siège de cette ville, en 1792. 103
Inauguration de la station du chemin de fer, à Bâle, le 11 décembre 1845. 273
Inauguration du chemin de fer de Vence en France, le 12 janvier 1846. 369
Institution de la prime d'hygiène. 257
Jardin d'hiver aux Champs-Élysées. — Jeannot. — Trente-deux dessins, par M. Gérard Seguin. 267-268-269
Manufacture royale des Gobelins. — Vue prise de l'intérieur. 220
— Tapisserie. 141
— Ateliers des tapisseries. 141
— Atelier de tapis. 141
— Ouvrier tapisserie. 141
— Vue de la salle d'exposition des tapisseries. 141
Manufacture royale des Tabacs, à Paris. — Vue générale. 396
— Habillage. 141
— Moulage. 141
— Tissage en gros. 397
— Mise en sacs. 141
— Atelier de fabrication des cigares. 141
— Tapisserie de l'Éléphant. 141
Mouillon (le) à manchette, nouvellement arrivé au Jardin des Plantes. 388
Naïve (la) du Tyrol, surnommée la marquise de Lilliput. 373
Nouvelles mines de diamants du Brésil. — Vue des montages de Sinera. 344
— Exploitation et recherche des diamants. 141

Nouvelles mines de diamants du Brésil. — Escorte accompagnant un convoi de diamants. 345
— Comptoir de vente des diamants. 141
Obligato (combat naval de l'), livre le 20 novembre 1845. 396
Orléans (le palais de). — L'arc, dans la chapelle du couvent des Oiseaux, le 4 janvier 1846. 308
Partie (la) d'échecs, d'après un tableau de M. Marlet. 292
Pêches. — Pêchie du Ta sard. 408
— De la Géronne. 141
— Du Remou. 141
— Du Poisson volant. 409
— De la Scie. 141
— Du Marsonin. 141
Présentation à S. M. Louis-Philippe des chevaux envoyés par l'empereur du Maroc. 385
Promenades de Paris. — Les Bonnevais. — Deuxième partie. — Deuxième série. — Trois gravures. 40-41
— Le Palais-Royal. — Vue du côté de la place. 360
— Vue du Palais-Royal. 141
— La Cote de la Rotonde. 141
— Canon de midi. 361
— Diners à quarante sous. 141
— La galerie d'Orléans. 141
— Les artistes dramatiques de province attendant un engagement. 141
Publications illustrées. — *Jérôme Paturot*. — Neuf gravures. 172-173
— *Le Diable à Paris*. — Onze grav. 236-237
— *Histoire d'Angleterre*. — Neuf gravures. 252-253
Régates de Cancale. — Départ des bateaux de course, Cancale. 20
— Coiffures des femmes de Cancale. 141
— Arrivée des bateaux pour le prix d'honneur. 141
Résidences royales. — Fontainebleau. — La Forêt. — Vue générale de la ville, prise de Calvaire, dans la forêt. 152
— Château de Henri IV. 141
— Château de Charlemaigne. 141
— Les Gorges d'Apremont. 141
— La Roche qui pleure. 141
— Vue à vol d'oiseau des bâtiments du château de Fontainebleau. 153
— Bois de Boulogne. 141
— Porte de la cour d'Orléans. 141
— Cour des Adieux, antérieur cour du Cheval blanc. 141
— Le Château. — Vue prise du parterre. 200
— Galerie de Henri IV. 141
— Galerie de François 1^{er}. 141
— Galerie de François 2^e. 141
— Cour de la Fontaine. 201
— Salon de Louis XIV. 141
— Salle des Gardes. 141
— Chapelle Saint-Saturnin. 141
Retour de Tom Ponce à Paris. 181
Rève (le) d'une jeune fille, d'après Craik-shank. 164
Revue (grande), passée à Champ-de-Mars, le 17 janvier 1846, par M. le duc de Nemours, en présence de l'envoyé de l'empereur du Maroc. 337
Rève (le) d'un gornouan. 348
Saint-Denis (église royale de). — Vue intérieure. 72
— Caveaux des sépultures royales. 141
— Vue intérieure. 73
seconde visite de la reine d'Angleterre au château d'Eu. — Débarquement de la reine Victoria sur le plage du Tréport, le 8 septembre 1845. — Dessin de M. Ronatgne. 36
— Vue extérieure de la tente dressée pour la représentation théâtrale dans le parc du château d'Eu, d'après un dessin de M. Rouguez. 141
— Vue intérieure de la salle pendant la représentation du *Nouveaux Seigneur de village*, d'après un dessin de M. Rouguez. 141
Sidi-ben-Achache, envoyé du Maroc, à bord du *Mérou*. 401
Smala vue intérieure de la salle de l'ouverture dans les galeries de Versailles. 89
Spécimen de toutes les pièces de six liards qui ont eu cours à diverses époques. 37
Sphinx (Naufrage du bateau à vapeur le). — Tir au pistolet dans un salon. — Deux gravures. 16
Troupe nimbaise des singes et chiens savants au Jardin Turc. 316
Une représentation à bord du *Gomer*, dans la rade de Therapia, d'après un dessin de M. Doussat. 97
Une représentation de la salle pendant la représentation du *Nouveaux Seigneur de village*, d'après un dessin du détenu Clement. 309
— Clôture de la retraite, d'après un dessin du d. Clement. 141
Vase de porcelaine donnée par la reine d'Angleterre au roi, lors de son voyage au château d'Eu. 88
Verrerie (la) de Choisy-le-Roi. — Vue de la cour principale. 24
— Le peintre sur verre. 141
— Vue intérieure de creusets. 141
— Verrier soufflant un manchon. 141
— Cristallier tournant une aiguère. 141
Vichy (édifice thermal de). 85
— Vue générale de Vichy et de la source des Célestins. 141

Victoria (la reine), visitant la galerie construite au château d'Eu, en commémoration de son premier voyage. 88
Washington (le général). 208

VOYAGES.

Caucase (le). — Parti de Tcherkesses allant faire du bon vin, d'après une aquarelle de la prince Gagarine. 248
— Halle de classen Mingrelie, d'après une aquarelle du prince Gagarine. 141
— Palais du khon de Backhou, d'après une aquarelle du prince Gagarine. 249
— Types des rares caucasiens, d'après un croquis du prince Gagarine. 141
Cloa (royaume de l'Abyssinie orientale). — Vue de la ville d'Angobor, capitale du royaume de Cloa. 216
— Boris de l'Aouach. 141
— Manière de tisser les étoffes. 217
— Costume et armes de guerrier abyssin. Guerriers du Darion au marée. 213
Liméas (les). — La sortie de la messe, à Liméas, dessin de M. Radiguet. 8
— Costumes des Liméoniens, dessin de M. Radiguet. 141
— Maison de la Pericholi, à Lima, dessin de M. Radiguet. 9
— Femmes indiennes, au Pérou, dessin de M. Radiguet. 141
— Cavalier péruvien, dessin de M. Radiguet. 141
Madagascar. — Un Traitant, d'après un dessin de M. d'Allestrel. 296
— Intérieur d'une habitation. 141
— Coiffures malgaches. 141
— Tombau malgache. 141
— Le Taughina vœuillorai, et extrémité septentrionale de l'île. 141
— Manière de recueillir et de faire sécher les sanderelles. 141
— Cases malgaches d'après un dessin de M. d'Allestrel. 141
— Embarquement des bœufs, d'après un dessin de M. d'Allestrel. 297
— Un village malgache. 141
— Vue générale de Foulpointe, d'après un dessin de M. d'Allestrel. 141
— Badana, roi des Ilovas. 328
— Etablissements de Sainte-Marie. 328
— Ilova nègre. 141
— Tsi-on-Mahoum, reine sakalava, à Nossi-be, d'après un dessin de M. d'Allestrel. 141
— Bafaraha, gouverneur de Foulpointe. 141
— Nossi-be. 141
— Ilova olivâtre. 141
— Habitants et soldats malgaches, et costume adopte en 1843 pour les indigènes enrégimentés à Madagascar; d'après un dessin de M. d'Allestrel. 329
— Marche de la reine en public. 141
— Marmite au matelot malgache. — Femme malgache tissant une poque; d'après un dessin de M. d'Allestrel. 141
Mœurs et costumes du Caucase. — Femmes tcherkesses, à Ghelendji, musulmans. 69
— Prince mingrélien, chrétien. 141
— Prince kazbek, costume de guerre, musulman. 141
— Jenne prince onkhik et son atalyk, ou précepteur. 141
— Prince de Géorgie, costume de guerre, chrétien. 141
Village dans le Corifolan. 233

VIES.

Barentin (vue du viaduc de). — Chemin de fer de Rouen au Havre, — avant l'établissement. 324
— Après l'établissement. 141
Beaugency (viaduc de) sur le chemin de fer d'Orléans à Bordenau. 117
Cambou (vue générale de sur la Nive, prise du pré-bivier). 129
Croydon (viaduc du chemin de fer atmosphérique de), traversant les chemins de fer de Douvres et de Brighton, entre Northwood et Croydon. 117
Débarcadere du chemin de fer du Nord, rue Latayette. 31
État actuel de la tour de l'église de Saint-Deuis. 160
Felsberg (vue de la ville de) et de la Calanda pendant l'éboulement de 1834. 160
Felsberg (vue du village de) et d'Éms, prise de la Calanda, après l'éboulement de 1834. 101
Felsberg (vue faite dans les rochers qui couvrent le village de). — État des travaux de consolidation. 141
Maison du forgeron, à Gretna-Green (Écosse), monument construit à Munich pour les expositions artistiques et industrielles. 32
Monument funéraire élevé à la mémoire de Pestalozzi, à Birr, canton d'Argovie (Suisse). 368
Pyramides (vue de la région de) près du château de Thoural, de l'autre côté du Nil, d'après l'ouvrage du colonel Howard Vyse. 149
Saccara (vue des) Pyramides de), prise d'une vue prise de l'Égypte de Datchour, d'après l'ouvrage du colonel Howard Vyse. 149
Sphinx (vue du) et des Pyramides de Gizeh. 141
Tamatae (vue de) de Madagascar. 65
Théâtre de Dona Maria II, à Lisbonne. 320
Viaduc (grand) du chemin de fer de Londres et de Brighton sur la rivière Ouse. 146

TABLE DES ARTICLES.

Académie des Sciences. — Comptes rendus des séances du premier semestre, des troisième et quatrième trimestres de l'année 1855. 21-366

Académie des Sciences morales et politiques. — Comptes rendus des premier et second semestres de 1855. 21-366

Académie française. — Séance de réception de M. Alfred de Vigny. 353

Adjudication des chemins de fer du Nord. 29

Alcade (l') de Zulaman. — Odeon. 387

Algérie. — Prise de Mohammed-ben-Ahmed. 52

— Expédition dans le Petit-Désert. — Avril et mai 1855. 167

— Organisation du culte et des écoles israélites en Algérie. 189

— Costume des femmes algériennes. 276

— Costumes chinois. — Garagouse (Karageuz). 301

Anciennes monnaies démontées. 1

Animaux nouvellement arrivés au Jardin des Plantes. 116

A propos des chemins de fer. 483

Aspect du pont des Arts, après la suppression du peage. 320

Banquet typographique. 80

Branche (la) de Daphné. 346-362-374

Brise-lames Bottant. 349

Brises (les) tyroliennes, suite de valets. 363

Bureaux (les) de bienfaisance de la ville de Paris. 304

Camp de Bordeaux, ou de la Gironde. 37

Cambo. — A. M. le Directeur de l'Illustration. 120

Canal (le) de Marseille et l'Aqueduc de Roquefavour. 5

Canot de sauvetage insubmersible. 96

Carlo Beati. — Beauvalant. — Vaudeville. 373

Caucase (le). — Beauvalant. — Vaudeville. 374

Centenaire anniversaire de la naissance de Pestalozzi. 368

Chant (le) des Anes. — Romance. — Musique de M. Georges Bousquet; paroles de M. Hugues-Pol Moreau. 12

Chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain. 197

Cheval (le) du Diable. — Cirque-Olympique. 373

Chemins (les) de fer d'Allemagne. 379

Choa (le royaume de). 215

Chronique musicale. 90-119-117-211-265-310-317-371-406

Cliché obtenu par le galvanisme. 336

Colonne (la) de 1792 à Lille, et la colonne de la Grande Arme à Boulogne. 103

Colonne de la barrière du Trône. 123

Compagnons (les) du tour de France. 183-233

Conseil de guerre de Toulon. — Naufrage du bateau à vapeur l'Apollon. 37

Concours pour les grands prix. — Evénement. — Rome. — Académie des Beaux-Arts. 67

Concours (le) de l'Aggrégation. 125

Correspondance. 32-96 115-169-208-231-251-272-280-330-354-373-387-416

Cornicello et Boltra. — Théâtre-Français. 388

Courrier de Paris. 2-19-34-51-67-82-97-115-131-147-163-178-189-211-227-242-250-275-289-307-321-330-357-371-387-403

Cours d'Astronomie à l'Observatoire royal de Paris, par M. Arago. 54

Contours (les) de Marguerite. — Gymnase. 98

Darfour (de l'expédition du). — projetée par Mehemet-Ali et Ismaïl-Ali. 233

De la destination et de l'utilité permanente des Pyramides d'Egypte et de Nubie. 149

Deux compagnons du tour de France. — Variétés. 179

Dieux. — Dionin. 331

Eaux-fortes d'après Decamps. 224

Echecs. — Solution en vers du problème n° 19 contenu dans la 126^e livraison. 38

Echange des ratifications du traité avec la Chine. 169

Economie douce-fine. — Nouveau système de grille pour le charbon de terre. 336

Ecrolement du clocher de l'abbaye de Saint-Denis. 400

Elephants (les) de la Pygade. — Cirque-Olympique. 243

Encadre des chasses en Russie. 10

Enfant (l') de la maison. — Gymnase. 202

Enfant (l') du Carnaval. — Palais-Royal. 403

Enseignement (l') mutuel. — Théâtre-Français. 51

Etamage (d'un nouvel) des glaces par l'argent. 33

Etablissements charitables pour l'enfance délaissée. 322-334

Etrangers (les) à Chamonix. 296

Etrennes de 1846. — Revue des publications illustrées. 270

Expédition (l'). — Galie. 243

Exposition des Beaux-Arts à Bruxelles. — 1855. 244

Exposition des œuvres de peinture dans la galerie des Beaux-Arts. 376

Emilie (la) Poisson. — Théâtre-Français. 258

Felsberg (le village de), dans les Grisons. 100

Fêtes populaires du midi de la France. — La Noël. 263

Flora d'Ancoque. 503

Galerie Victoria au château d'Eu. — Salle de la Suetia au Musée de Versailles. 88

Galerie de l'Illustration. 24

Georges et Maurice. — Gymnase. 403

Gérard, le tueur de lions. 415

Gilbert Garney. — Souvenirs d'un gentleman. 262-282-298-314-330-342-358-394-410

Glaire (la) et le Pot-au-feu. — Palais-Royal. 234

Grands établissements industriels de France. — La verrerie de Choisy-le-Roi. 219

— Manufacture royale des Gobelins. 219

— Forges et Fonderies de l'Yveron. 278

— Doucaveille. 278

— Manufacture royale des Tabacs, à Paris. 305

Histoire de la Senne. 2-18-33-49-65-81-98-113-120-145-161-177-193-201-226-241-257-274-290-305-323-337-354

Homme (l') de bien. — Théâtre-Français. 292

Honnêtes maritimes. 138

Hubert le sorcier. — Gaïete. 333

Ibrahim-Pacha en France. 225

Inauguration de la statue de Jean Bart, à Dunkerque. 48

Inauguration de la station du chemin de fer à Bâle. 273

Insectes nuisibles à l'Agriculture. — Moyen de les détruire, par M. Robert. 250

Jean de Flandres. — Théâtre-Français. 147

Jeanot. — Conte à dormir debout. 207

Jour de Bourgeois. — Théâtre-Français. 373

Le Cane tant. — Romance. — Musique de M. Bossems. 316

Jaif (le) errant. — Ballade. — Musique de M. Auguste Panzeron paroles de M. le chevalier Chatelet. 280

Krishna (le). 233

Lahore (royaume de). 113

Lancement à l'eau du Chaplat, bâtiment à l'écue en fer. 235

Le 5^e M. le directeur de l'Illustration. 160

Le 5^e M. le graveur à l'aquatiné, d'après Charlet. 236

Ligue (la) anglaise contre la loi des céréales. 331

Linuchs (les). 7

Livres de poche. — Format Cazin. — Roman d'Eugène Sue. 119

Lui (le) saïque. — Gymnase. 390

Mabile (le bal). 35

Madagascar. 295-246

Mansarde (la) de la Cité. — Gaïete. 387

Maitresse (la) de maison. — Gymnase. 243

Maladie des pommes de terre en 1845. 112

Maritime (statue de) M. de. 80

Martine-Jeanne. — Porte-Saint-Martin. 179

Mardi (le) gras l'Hotel des Haricots. — Gymnase. 387

Mazurka, par M. Foa. 132

Mémoires arabes recueillies par M. Charles Deloux. 188

Mémoires (les) d'un Fou. 106-122

Mezzofanti (le cardinal). 134

Moles. 61-80-128-176-192-240-248-304-352-384

Meurs et costumes du Caucase. 69

Monument construit à Munich pour les expositions artistiques et industrielles. 32

Mousses (les) de. — Amblon-Gompe. 147

Mousse (le). — Variétés. 333

Musee algérien à Paris. — Mosaique de Constantine. 256

Nécrologie. — Compans (le lieutenant général comte). 240

— Sennecour (M. de). 311

— Charlet. 207

— Delaroche (madame Paul de). 272

Noémie. — Gymnase. 147

Nouvelles mines de diamants du Brésil. 165

Nouveau pont-levis sur la Neva à Saint-Petersbourg. 53

Nouvelles mines de diamants du Brésil. 313

Observations météorologiques. 64-112-176-227-315-371

On demande des professeurs. — Variétés. 98

Oreste (reprise de l') de Voltaire. — Théâtre-Français. 234

Paris (le) de boiserie. 182-198-218-230-246

Paris à la campagne. 407

Paris matériel en 1845. 462

Partie (la) d'échecs. 292

Partie à cheval. — Cirque-Olympique. 300

Pêches. — Requin. — Marsoin. — Sicie. — Licorne. — Tassard. — Poissons volants. 407

Peinture (la) à Metz. 135

Peinture de la coupole de l'église de Saint-Thomas-d'Aquin. 331

Petites industries parisiennes. — Le marchand de marrons. 179

Petite dissertation sur le vêtement, à propos de quelques costumes populaires. 181

Plombières, Bado et Trouville. — Palais-Royal. 202

Pluie (la) et le beau temps. — Gymnase. 234

Poésie de M. Lafon-Labatut. 277

Pol (le) aux Roses. — Palais-Royal. 117

Prince errant. — Vaudeville. 147

Promenades (les) de Paris. — Les Bonlieux vards. 39

— Le Palais-Royal. 359

Prologue (le) d'ouverture. — Le Vritable Saint-Genest. — Le Bourgeois de Rome. 179

Publications illustrées. — Jérôme Paturot. — Le Diable à Paris. — OEuvres choisies de Garvart. 236

— Histoire d'Angleterre. 251

Punjab (du) ou royaume de Lahore. 390

Qu'est-ce que l'Amour? — Histoire orientale, publiée avec le commentaire. 166

Rectification. 413

Refuge (le) de Versailles contre la mendicité. 133

Résidences royales. — Fontainebleau. — La forêt. — Le château. 151-159

Retour de l'enquête Sidi-ben-Achache au Maroc. 401

Rève (le) d'un gonnard. 377

Riche d'Amour. — Vaudeville. 202

Rosa et Gertrude. 6-26-42-58-70-90-102-118-131-154-170-186

Boyer-Collard. 17

Saint-Denis (église royale de). — Sa restauration. — Orgue de M. Cavaille. 71

Seconde visite de la reine d'Angleterre au château d'Eu. 35

Singes et éléphants savants. 315

Snor (la) du Moleter. — Gaïete. 98

Spécimens les plus brillants de l'école moderne. — Galerie Durand-Kuel. 65

Statistique de la littérature dramatique. 300

Sur la fresque de Raphaël, à Florence. 214

Sur la température du mois de décembre 1845. 345

Théâtre de Dona Maria II, à Lisbonne. 320

Tir au pistolet dans un salon. 16

Trois Bourses (les). — Vaudeville. 333

Un Menage d'autrui. — Nouvelle. 74-86

Un petit son. — Romance. — Musique de M. G. Ponsot; paroles de M. Godetroy. 76

Un Voyage en ciel. — Gymnase. 333

Une Voie blanche. — Le Fraïseux lacrou. — Variétés. 241

Une Femme laide. — Les Pommes de terre malades. — Palais-Royal. 258

Une retraite religieuse au lagne de Rochefort. M. G. Ponsot. 308

Une correspondance entre deux étages de la même maison, à Stockholm. 311-325

Verrières de l'église de Haguenau. 156

Vichy (les Eaux). 85

Virgile (la) au vol. 248

Plu d'opéra et de parodie. — Vaudeville. 340

Washington (le général). 208

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Annuaire des Voyages et de la Géographie pour l'année 1846, par une réunion de géographes et de voyageurs, sous la direction de M. Frédéric Lacroix. 246

Bibliographie historique et topographique de la France; par M. A. Girault de Saint-Fargeau. 152

Nouvelles excursions et séjours dans les glaciers; par M. E. Desor. 46

Tarikh-i-Ashab, récit de l'expédition de Mir-Djinnal au pays d'Assam. Traduit sur la version hindoustani de Mir-Haçaini, par M. Théodore Pavet. 158

Voyage au Darfour, par le cheikh Mohammed-ben-Omar-el-Toumsi, revêtu d'une Faculté de médecine du Kaire; traduit de l'arabe, par M. le docteur Perron, directeur de l'école de médecine du Kaire. Publiée par les soins de M. Jomard, membre de l'Institut. 110

Voyage dans l'Inde et dans le golfe Persique, par l'Egypte et la mer Rouge; par M. V. Foutanier, élève de l'école Normale, vice-consul de France à Bassora. — Seconde partie. Tome III. 414

HISTOIRE. — MEMOIRES.

Abregé de l'histoire générale des temps modernes, par M. F. Ragon, inspecteur de l'Université. 158

Essai sur les Assemblées provinciales, et en particulier sur celles du Berry, 1778, 1790; par M. le baron de Girardot. 218

Essai historique sur les deux Pili, par le baron Louis de Viel-Castel. 382

Histoire des états généraux de France, suivie d'un examen comparatif de ces assemblées et des parlements d'Angleterre, ainsi que des causes qui les ont empêchées de devenir, comme ceux-ci, une institution régulière; par M. E.-J.-B. Rathery. 14

Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus, composée sur des documents inédits et authentiques; par M. J. Crétineau-Joly. 62

Histoire d'Angleterre depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; par MM. de Roupoux et Alfred Maingot. 94

Histoire sainte d'après la Bible, par M. Victor Duruy, professeur d'histoire au collège royal de Henri IV. 94

Histoire parlementaire de la révolution française, par J.-B. Bineux; 2^e édition revue, corrigée et entièrement

remaniée par l'auteur, en collaboration de MM. Jules Bastide, E.-S. de Bois-le-Comte et A. Oll. Histoire de l'Assemblée constituante. — Vol. I. 318

Histoire de l'art monumental dans l'antiquité et au moyen âge, suivie d'un traité de la peinture sur verre; par M. L. Batissier. 350

Histoire de l'établissement français de Madagascar pendant la restauration, précédée d'une description de cette île, et suivie de quelques considérations politiques et commerciales sur l'expédition et la colonisation de Madagascar; par M. L. Carayon. 350

Itinéraire général de Napoléon, chronologie du consulat et de l'empire, accompagnée d'un atlas spécial de dix cartes in-folio; par M. A.-M. Perrot. 39

Jesuites (les) depuis leur origine jusqu'à

nos jours, histoire, types, mœurs, mystères; par M. A. Arnould. — Edition illustrée par MM. T. Johannot, Jules David, etc. — Tome I. 110

Mémoires d'un Enfant de la Savoie, par M. Claude Genoux. 302

Mémoires du baron Portal (Pierre-Barthélemy d'Albaredes). 334

Précis de l'histoire des États-Unis d'Amérique, depuis leur colonisation jusqu'à ce jour, par M. le comte Pelet (de la Lozère), pair de France. 238

LEGISLATION. — ÉCONOMIE POLITIQUE.

Annuaire de l'économie politique, pour 1846. 318

Annuaire de l'ordre judiciaire de France, publié avec l'autorisation de M. le garde des sceaux, par un avocat attaché au ministère de la Justice. 318

Avenir de la nouvelle Italie de Paris. 14

Cobden et la Ligue, ou l'agitation anglaise pour la liberté du commerce; par M. Frédéric Bastiat, membre du conseil général des Landes. 43

Droit (le) commercial dans ses rapports avec le Droit des gens et le Droit civil; par M. G. Massé, avocat à la Cour royale de Paris — Tome IV. 206

Droits (les) du Travailleur; Essai sur les devoirs des maîtres envers leurs subordonnés; traduit de l'anglais sur la seconde édition, à laquelle est ajouté un essai sur les moyens d'améliorer la santé et d'accroître le bien-être des classes laborieuses; par mademoiselle Louise Boyeldien d'Avigny. 414

Éléments de l'économie politique, exposé des notions fondamentales de cette science; par M. Joseph Garnier. 62

Études administratives, par M. Vivien, membre de la Chambre des Députés. 350

Jurisprudence générale du royaume. Nouvelle édition, considérablement augmentée et précédée d'un Essai sur l'histoire générale du droit français, par M. D. Dalloz aîné, avec la collaboration de M. Armand Dalloz et celle de plusieurs jurisconsultes. — Tome II, Abou-Acty. 308

Système social et responsabilité de l'homme, par A. Barbet. 302

LITTÉRATURE. — ROMANS. — CRITIQUE. — POÉSIES.

Abelard, par M. Ch. de Rémusat. 46

Aventures (les) d'une Épingle, ou trois siècles de l'histoire de France, par ma-

dame la comtesse de Basanville. 254

Bibliothèque de poche, par une Société de gens de lettres et d'érudits. — Tome III, Curiosités biographiques. 84

Canardière (M. de la), ou les infortunes d'un chasseur. 336

Caractères (les) de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle, par La Bruyère. — Première édition complète, précédée d'une étude sur La Bruyère, par M. le baron Walckenaer. 126

Causeries de gourmets et de chasseurs. — Collection complète des auteurs latins, publiées avec la traduction en français, sous la direction de M. Nisard, professeur d'éloquence latine au collège de France. 222

Contes de la Famille, par les frères Grimm; traduits de l'allemand par MM. N. Martin et Pître-Chevalier. 286

Corbeille (la). 270

Des variations du langage français depuis le XII^e siècle, ou Recherches des principes qui devraient régler l'orthographe et la prononciation, par F. Genin, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg. 142

Écoles (les), journal mensuel fondé et rédigé par des élèves des différentes Ecoles de Paris, des Facultés des départements et des Universités étrangères. 15

Etienne de la Boétie, ami de Montaigne; étude sur sa vie et ses ouvrages; précédée d'un coup d'œil sur les origines de la littérature française, par M. Leon Feugère. 302

Impressions bibliographiques de voyage. 272

Le Classeur au chien d'arrêt, par Elzéar Blaze. 334

Mademoiselle Zacharie, roman en deux volumes; par M. G. Desnoiresteres. 94

Nouveau (le) Magasin des Enfants. 286

Nouveaux essais d'histoire littéraire, par M. E. Gervais, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris. 302

Nouvelles russes, par Nicolas Gogol; traduction française, publiée par Louis Viardot. 334

Nouvelle Bibliothèque de romans anciens et modernes, français et étrangers, publiés dans le format in-18, dit format Cazin. 366

Œuvres poétiques de A. Bignan. — Tome I. 414

Platague (le) français, vies des hommes et des femmes illustres de la France, depuis le V^e siècle jusqu'à nos jours. Ouvrage fondé par M. Ed. Monnechet, 2^e édition publiée sous la direction de M. T. Hadot. — Tome I, Moyen âge. — Tome IV, Siècle de Louis XIV. 30

Revue (la) indépendante. 206

Réveries d'un Voyageur, poésies, par madame Hommaire du Bell. — Orient, Russie et Moldavie. 254

Vie de Catherine de Médicis, essai historique, traduit de l'Italien, par mademoiselle S. 46

Vies des Hommes illustres de Plutarque, traduction nouvelle; par M. Alexis Pierron, traducteur d'Eschyle et de la Métaphysique d'Aristote. 94

Voix (la) d'un citoyen contre des principes absurdes et irrationnels du XIX^e siècle; par M. P.-J. Masse. 222

PHILOSOPHIE. — MORALE. — ÉDUCATION.

Bibliothèque philosophique des temps modernes. — Œuvres philosophiques d'Arnauld. — Œuvres philosophiques de Bossuet. 190

Bibliothèque de la Jeune fille, par mademoiselle Ulliac Tremadour. 222

Bibliothèque de la Jeune fille, par mademoiselle S. Ulliac Tremadour, Tome V. — L'Institutrice, simple histoire. 382

Dictionnaire des sciences philosophiques, par une société de professeurs de philosophie. 158

Dictionnaire général anglais-français et français-anglais, nouvellement rédigé d'après Johnfon, Webster, Richardson, etc., les Dictionnaires français, de l'Académie, de Laveaux, de Boiste, etc.; par A. Spiers. 398

Eglise (l') officielle et le Messianisme, par M. Adam Mickiewicz. 46

Entretiens de village, par Timon. 382

Fragments de philosophie cartésienne, par M. Victor Cousin. 78

Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal, avec 1^o une notice biographique sur les deux auteurs (Arnauld et Lancelot); 2^o la partie de la Logique de Port-Royal qui traite des propositions; 3^o les remarques de Duglès; 4^o le supplément à la Grammaire générale de Port-Royal, par l'abbé Frenaut. 110

Histoire de l'École d'Alexandrie, par M. Jules Simon, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris. 286

Leçons de Rhétorique et Belles-Lettres de H. Blair, traduites de l'Anglais par M. J.-P. Quenot. 126

Peuple (le), par M. J. Michelet. 382

Tertullien et saint Augustin, œuvres choisies, formant le 25^e volume de la collection des auteurs latins, publiée avec la traduction en français, sous la direction de M. Nisard. 350

SCIENCES ET ARTS.

Anthropologie ou Etude des organes, fonctions et maladies de l'homme et de la femme, comprenant l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la pathologie et la thérapeutique; par M. Antou, J.-B. Dessin linéaire à la règle et à compas appliqué à l'industrie. — Quatre-vingts tableaux gravés sur acier, et présentant un choix de 521 dessins; par M. Thénot. 30

Des progrès de l'industrie dans leurs rapports avec le bien-être physique et moral de la classe ouvrière; par M. le baron de Gérando. 94

Du Hachisch et de l'aliénation mentale, études psychologiques, par M. J. Moreau (de Tours), médecin de l'Asile de Bicêtre. 206

Études sur l'Hydrothérapie, ou traitement par l'eau froide, faites pendant un voyage en Allemagne, par M. le docteur James. 366

Flore d'Amérique. — Collection des Fleurs et Fruits les plus remarquables du Nouveau-Monde, dessines d'après nature dans le pays, par M. Deussie. 142

Homœopathie (l') est une Verité, ou les Faits tels qu'ils sont; par M. le docteur H. V. Masou. 39

Homœopathie (l') et la vieille Médecine, ou la Verité mise à nu; par M. le docteur A. Hollmann. 30

Hygiène de la Digestion, suivie d'un nouveau Dictionnaire des aliments; par M. le docteur Paul Gamber. 44

Hygiène des Femmes, ou précautions à prendre pour conserver leur santé; par M. le docteur Desbrières; d'après les leçons faites au dispensaire Sainte-Geneviève, par M. Fanchon. 110

Hygiène oculaire, ou conseils aux personnes dont les yeux sont faibles et d'une grande sensibilité, avec de nouvelles considérations sur la cause de la myopie ou vue basse; par M. J.-H. Réville-Paris. 288

Peinture sur verre au XIX^e siècle (la), par G. Bouteaux, directeur de la fabrique de verres et vitraux de Choisy-le-Roi. 334

Théorie (la) de l'Éserime, par M. A. J.-J. Posselier, dit Gomard; dédiée à M. le comte de Bondy, pair de France. 286

Traité de l'officier, par M. Etienne, ancien officier de l'ambassade d'Angleterre. 158

Traité de l'art de formuler, ou Notions de pharmacologie appliquées à la médecine, par M. le docteur Mialhe, pharmacien, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. 254

